LE BUFFON
DES ENFANS.

LE NOUVEAU
BUFFON
DE LA JEUNESSE,

OU

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE

DE

L'HISTOIRE NATURELLE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

SECONDE ÉDITION,

Ornée de cent trente-quatre figures.

TOME II.

A PARIS,

Chez BILLOIS, Libraire, Quai des Augustins, n.° 31.

1806.





HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON.

LE RENARD.

Le Renard a quelque ressemblance avec le chien et avec le loup ; il diffère de l'un et de l'autre par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue plus grande et plus touffue, le poil plus long ; mais ce qui le distingue le plus de l'un et de l'autre, c'est l'odeur fétide qu'il exhale, et qu'il reste presque toujours sauvage. On n'a jamais pu parvenir à en apprivoiser parfaitement ; il refuse la nourriture qu'on lui donne et meurt,

s'il se trouve pris dans un piège, il se coupe la patte avec les dents, pour se sauver.

Il est l'ennemi redoutable des basses-cours et du gibier; il aime le miel, les œufs, le lait, le fromage, les raisins; il lui en coûte, pour se les procurer, plus d'esprit que de mouvement, plus d'adresse que de force. Le chant du coq l'instruit du voisinage d'une basse cour: il commence par établir ses terriers dans les environs, au bord des bois, rôde la nuit ou de grand matin, va, vient, guette, examine, et finit enfin par s'insinuer sous les portes, ou escalader les murs, fait main-basse sur les poules, les pigeons, étrangle tout, se remplit et porte le reste pièce à pièce en différens endroits, sous la mousse, au bord des chemins, dans les carrières, sous des haies, pour le besoin à venir. Malgré les provisions qu'il peut avoir, il est toujours

aux aguets, pour découvrir une proie nouvelle; rien n'échappe à sa sagacité. Si, chemin faisant, il aperçoit des lacets tendus, ou des gluaux dressés, il se tient à l'écart, s'approche de temps en temps, devance le piqueur, et s'empare des oiseaux qui se sont laissé prendre aux pièges.

Comme le Renard aime le miel, s'il rencontre une ruche, il l'attaque. Le bourdonnement des abeilles, leurs piqûres ne l'effraient point, ni ne le découragent; lorsqu'il en est couvert, il se roule à terre, écrase tous les insectes attachés sur lui, revient à la charge, jusqu'à ce que ces animaux, lassés de cette persécution, aillent se cantonner ailleurs. On a vu quelquefois deux Renards chasser d'intelligence le lièvre et le lapin : l'un poursuit le gibier, en japant comme un basset; l'autre attend la bête au passage, la surprend, et le butin devient

commun entre les deux chasseurs. Quelquefois il contrefait le mort, pour prendre les animaux qui viennent pour se repaître de sa charogne. En un mot, il est regardé avec raison comme le symbole de la ruse et de la subtilité.

Pour dormir, il se met en rond comme le chien. Son sommeil est si profond, qu'on peut s'approcher de lui, sans l'éveiller. Pour se reposer, il se couche sur le ventre, les pieds de derrière étendus comme quand il guette quelque animal le long des sentiers ; et si, lorsqu'il en vient à passer, il ne saute pas assez juste pour les atteindre, il revient se remettre à son poste, et saute de nouveau comme pour chercher la cause qui lui a fait manquer sa proie.

La femelle met bas aux mois de mars ou avril, quatre ou cinq petits, jamais moins de trois ; c'est elle qui prépare les lieux où elle doit déposer et élever sa

progéniture. Lorsqu'elle est pleine, elle se cache dans un terrier, d'où elle ne sort que pour aller chercher sa vie et celle de ses petits. Si, en rentrant, elle aperçoit quelque dérangement, seulement à l'entrée ou autour de sa retraite, elle va chercher gîte ailleurs, et y transporte ses petits l'un après l'autre. On a remarqué que, dans sa tanière, il se trouvait trois trous, le premier pour ses petits, le second pour ses provisions, le troisième pour ses ordures.

Le Renard vit treize à quatorze ans; on le chasse avec des chiens bassets à jambes torses, qui s'introduisent dans son terrier, l'en font sortir, et l'exposent par-là aux coups de fusil du chasseur. Il habite presque toutes sortes de contrées, froides, chaudes ou tempérées.

Sa peau est une excellente fourrure, on en double des habits, des vestes et des robes; on en fait aussi des manchons, en

conservant la peau toute entière avec la tête, les pattes et la queue, ce qui leur donne une figure singulière.

LE CHACAL.

Le Chacal se nomme aussi *Loup doré*, parce que quelquefois son poil est d'un jaune doré : quelques voyageurs le nomment *Jacard*, d'autres *Jakal*. Il se trouve en Afrique, en Asie, en Barbarie, en Perse, en Sicile, en Arménie; il est plus fort, plus vigoureux sous les climats les plus chauds. Son naturel tient le milieu entre le chien et le loup, le renard et même l'hyène, dont nous parlerons plus bas. Il joint à la bassesse du loup l'impudence du chien, et comme le renard, il fait la chasse au gibier et à la volaille. Il aboie comme le chien, hurle comme le loup, va toujours en troupe de trente et

quarante. Semblables à des brigands, ils entrent hardiment dans les bergeries, les étables, les écuries, emportent quelques animaux. A défaut de proie, ils se jettent sur les cuirs, bottes, souliers, pillent tout ce qu'ils trouvent à dévorer.

Dans les pays qu'habitent ces animaux, on est obligé de battre la terre sur les endroits des sépultures, ou bien d'y mettre des épines, pour les empêcher d'y fouiller et de dévorer les cadavres. Lorsqu'ils trouvent des lieux semblables, on les voit travailler plusieurs ensemble, gratter la terre et exhumer les corps avec des cris lugubres, assez semblables à ceux d'un homme qui se plaint. Ils suivent les armées, les caravanes, pour se nourrir de chair humaine. En un mot, ce sont les corbeaux des quadrupèdes; la chair la plus infecte ne les dégoûte pas.

La femelle met bas trois ou quatre petits.

L'ADIVE ou ADIL.

On ignore si l'Adive est d'une espèce différente du Chacal ; on l'appelle à la vérité, dans quelques pays, le *petit Chacal* ; mais toujours est-il constant que l'Adive est moins grand, moins féroce et plus facile à apprivoiser que le Chacal : du reste ils se ressemblent parfaitement, et habitent les mêmes climats. L'Adive est de la grandeur d'un chien médiocre, il a la queue du renard et le museau du loup. Les couleurs de cet animal sont le fauve, le gris et le blanc ; le blanc y domine.

Cet animal est très-criard ; quand il commence son cri, tous les autres lui répondent ; aussi se décèle-t-il souvent lui-même, lorsqu'il s'est glissé furtivement dans une maison pour butiner. Ce

cri est un hurlement mêlé d'aboiemens et de gémissemens. L'Adive marche seul, approche même en plein jour des lieux habités, autour desquels il établit sa demeure souterraine, qu'il a coutume de bien cacher sous des buissons épais : il déploie toute l'agilité, toute la ruse possible dans la chasse qu'il fait habituellement aux oiseaux.

L'ISATIS.

L'Isatis, le chacal et l'adive sont à-peu-près la même espèce, mais cependant différente à raison des différens climats qu'ils habitent : en effet, l'Isatis dont il est question ici, habite les pays les plus froids, la Sibérie, la Norwège, l'Islande, il fréquente de préférence les bords de la mer glaciale ; tient de la conformation extérieure du chien, de la

finesse du renard, il a, ainsi que ce dernier, la queue très-longue, très-belle et garnie de longs poils ; il semble tout à la fois aboyer et glapir, mue dans les mois de mai, juin, juillet; se creuse des terriers profonds avec plusieurs issues, va à la chasse des oiseaux, du gibier. Il a pour ennemi le *Glouton*, qui lui tend des embûches, et l'attend au passage : il est souvent obligé de lui abandonner sa proie pour n'être pas mangé lui-même.

La femelle porte près de deux mois : dans le mois de mai elle met bas 7 ou 8 petits qu'elle alaite et garde pendant un mois et demi dans un terrier qu'elle a creusé d'avance ; ce terrier est étroit et profond, a plusieurs issues ; la mère le tient toujours propre, et y porte de la mousse pour être plus mollement.

La couleur du poil des petits, dans leur première jeunesse, est différente de celle qu'ils ont lorsqu'ils sont formés,

ceux qui naissent noirâtres, deviennent d'un bleu cendré ; la couleur jaunâtre annonce qu'ils deviendront blancs.

L'Isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux ; il a autant de finesse que le renard pour les attraper, il se jette à l'eau et traverse les lacs pour chercher les nids des canards et des oies, il en mange les œufs et les petits.

La fourrure des Isatis bleus est la plus chère et la plus estimée : dans l'hiver leur poil est beau et long d'environ deux pouces (6 centimètres), aussi est-ce le temps où on leur fait la guerre pour s'emparer de leur dépouille.

LE CHAT.

Après le renard, le Chat est l'animal le plus rusé et le plus patient pour attraper sa proie. Les Chats domestiques diffèrent beaucoup les uns des autres par la couleur et par la grandeur ; il y en a de rougeâtres, de blancs, de noirs, de gris, de deux et quelquefois de trois couleurs ; il s'en trouve quelques-uns qui tirent sur le bleu, et que l'on appelle vulgairement *Chats des Chartreux*, qui sont d'une grande taille, mais inférieurs à des *Angolas*, qui ressemblent à des agneaux en blancheur et en grandeur.

Le Chat sauvage est vorace et carnassier, il diffère peu du Chat domestique, il est plus gros, plus fort ; il a toujours les lèvres noires, le poil un peu rude, les oreilles plus roides, les couleurs plus

constantes et la queue plus grosse. Malgré ses mœurs adoucies, autant par le changement de climat, que par le croisement des races et l'éducation, il retient toujours quelque chose de sa malignité primitive : adroit, curieux de la propreté, méfiant, indocile, volontaire, moins ami de l'homme que familier par intérêt et par habitude, ingrat, méchant, traître par caractère, insensible aux caresses, irrité des mauvais traitemens, dangereux dans sa colère, c'est le symbole de l'hypocrisie et de la trahison : c'est, dit l'Interprète de la Nature, un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique, encore plus incommode, les rats et les souris ; il les guette avec beaucoup de patience, cet instinct est inné en lui; cependant, trop bien nourri il le perd : sa marche est légère, souple et sans bruit, il chasse quelquefois aux

oiseaux, lapins, levrauts, mulots, chauve-souris, taupes, crapauds, grenouilles, lézards, serpents, et préfère pour sa nourriture les viandes les plus tendres, mange le poisson cuit ou cru, et broye avec peine ses alimens.

Cet animal craint extrêmement de se mouiller les pieds, aussi l'eau est-elle contraire à son tempérament, et si contraire, que quand il est mouillé, il courrait risque d'en mourir, s'il ne se séchait promptement : il s'affectionne à la maison où il a été élevé, et préfère ordinairement d'y demeurer, lors même que ceux qui l'ont nourri délogent, en quoi il diffère du chien, qui suit son maître par-tout où il va.

Rien n'est plus enclin au jeu qu'un jeune Chat : s'il voit quelque chose suspendue, tirée ou remuée, il y saute incontinent, il tâche de l'attraper avec sa gueule et ses griffes ; tantôt il recule,

tantôt il avance ; il la saisit de nouveau, la lâche, la reprend, la frappe, la jette en l'air ; enfin, au défaut d'autre objet, il mord souvent sa propre queue, il la fait jouer entre ses pattes, puis il s'enfuit comme effrayé, et tout à coup il revient avec un air fier et menaçant : de sorte que par ses sauts, par ses bonds, et ses gesticulations étonnantes, il amuse et divertit non-seulement les enfans, mais aussi les gens raisonnables qui prennent de la récréation, et qui ont besoin de quelques momens de loisir pour se délasser de leurs travaux. Le cardinal de Richelieu, premier ministre en France, sous Louis XIII et Louis XIV, avait l'habitude d'avoir dans son cabinet, deux petits Chats, qu'il s'amusait à voir jouer, et c'était là ses momens de délassement.

On voit tous les jours, avec étonnement, qu'un Chat tombant de très-haut, se retrouve toujours sur ses pattes, quoi-

qu'il les eût d'abord tournées vers le ciel, et qu'il parût devoir tomber sur le dos ; la fouine, le renard, le putois et le tigre sont dans le même cas. Cet effet singulier dépend de ce que dans l'instant de la chûte, ces animaux recourbent leur corps et font un mouvement méchanique comme pour se retirer, d'où résulte une espèce de demi-tour qui rend à leur corps le centre de gravité et les fait tomber sur les pattes, ce qui leur sauve presque toujours la vie.

Le Chat lape pour boire comme font tous ceux d'entre les quadrupèdes qui ont la lèvre inférieure plus courte que la supérieure.

Comme on élève cet animal dans presque toutes les maisons, chacun est à portée d'observer plusieurs petites nuances de leur caractère. L'usage des ongles de cet animal, ainsi que ceux du tigre, dépend d'une méchanique

particulière; ils ne sont jamais usés par le frottement du marcher, parce que l'animal peut les cacher et les retirer dans leur fourreau par la contraction des muscles qui les attachent : ces sortes d'armes sont à la fois offensives et défensives.

On peut apprendre aux Chats à faire plusieurs tours de passe-passe, à danser en cadence, à sauter dans un cerceau ou par-dessus un bâton. Il y a environ 50 ans, on a vu à la foire St.-Germain à Paris, un concert de Chats. Ces animaux, habillés uniformément, étaient postés dans des stalles, ayant un papier de musique devant eux, et au milieu était un singe qui battait la mesure. A ce signal réglé, les Chats faisaient des cris ou miaulemens, dont la diversité formait des sons plutôt aigus que graves et tout à fait risibles; cette musique discordante était accompagnée de quel-

ques violons. Beaucoup de personnages, et des plus graves, ont été se dérider pendant quelques momens à ce spectacle singulier.

La conformation de l'œil du Chat est telle qu'il voit même dans les ténèbres; plus le jour est grand, plus la prunelle se rétrécit, et plus la nuit approche, plus elle s'agrandit : cette conformation de l'œil est pour eux un avantage, et les met à même de surprendre plus facilement leur proie.

On voit luire le dos d'un Chat lorsqu'on le frotte à contre-poil, sur-tout dans le temps de la gelée : ce phénomène tient à ceux de l'électricité. Il est commun à beaucoup d'autres animaux.

Les Chattes portent environ 56 jours; elles ont coutume de se cacher pour mettre bas, parce que les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture : elles prennent un soin particulier de leurs

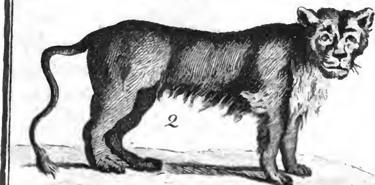
petits, qui sont ordinairement au nombre de 5 à 6; se jettent avec fureur sur les chiens et autres animaux qui voudraient en approcher. Lorsqu'on les inquiètent trop, elles se servent de leur gueule pour prendre leurs petits par la peau du cou et les transporter dans un autre lieu. Une chose bien singulière, c'est que ces mères si soigneuses, si tendres, deviennent quelquefois dénaturées et dévorent aussi leurs petits : on présume que c'est après un accouchement douloureux.

L'utilité du Chat consiste principalement à nous délivrer des rats et des souris; sa chair ne se mange pas plus que celle du chien, à moins qu'on ne soit dans une grande disette : cependant on l'aime dans quelques pays. Sa peau est employée par les fourreurs, son poil, mêlé avec de la laine, se file et on en fait des bas, des gants. Les Egyptiens

honoraient le Dieu Chat : si quelqu'un tuait un Chat, il était puni de mort, on prenait le deuil, on se rasait les sourcils ; le Chat était embaumé ; et on lui rendait tous les honneurs de l'apothéose.

LE LION.

Le Lion, par sa majesté, sa fierté, sa force, son agilité, mérite la qualité qu'on lui donne de *roi des animaux*, l'homme cependant excepté : sa patrie est l'Asie et l'Afrique. Les Lions les plus grands ont environ 8 à 9 pieds de longueur (3 mètres 5 centimètres), depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ 4 pieds (un mètre 28 centimètres), terminée par une espèce de houpe, et leur







1 le Lion. 2 la Lionne.

Delignon Sculp.

hauteur est de 4 ou 5 pieds (128 à 160 centimètres.)

La couleur de leurs poils est fauve sur le dos, et blanchâtre sur les côtés et sous le ventre; ceux qui couvrent toutes les parties antérieures de leur corps, sont longs et le deviennent davantage à mesure qu'ils avancent en âge : ce n'est pas une véritable crinière, puisque ces poils n'ont rien qui tienne de la nature du crin : le front des Lions est carré et comme sillonné par de longues rides, sur-tout lorsqu'ils sont en fureur; leur nez est gros, large, évasé, leur gueule est fort grande et bien fendue, les mâchoires sont composées de dents au nombre de quatorze et extrêmement fortes, puisqu'elles brisent les os les plus durs; leur langue est grande et rude, très-âpre et parsemée de quantité de petites pointes aussi dures que de la corne, pareilles à peu près aux ongles

des chats; ces pointes sont longues d'environ un quart de pouce (6 millimètres), et recourbées du côté du gosier : c'est cette disposition des parties de la langue qui rend le lèchement du Lion extrêmement dangereux; car il a bientôt endormi les chairs et excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les lèchemens de cet animal, même le plus apprivoisé; car dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite et l'excite à mordre et à faire de cruels ravages, comme nous le dirons ci-après.

Le Lion a les jambes courtes, osseuses et fort souples ; sa marche est lente et majestueuse, excepté lorsqu'il poursuit sa proie ; alors il court avec une vîtesse extraordinaire; il a la tête grosse et charnue, la mâchoire épaisse et garnie de muscles, de tendons et de nerfs d'une force singulière ; ses yeux sont vifs et

perçans, ombragés d'épais sourcils, qu'il fait mouvoir d'une manière effrayante. On croit qu'il vit 20 à 30 ans.

Personne n'ignore quelles sont la fierté et la hardiesse de ce terrible animal : son intrépidité est si surprenante, que soit hommes ou bêtes, il ne paraît jamais effrayé du nombre de ses ennemis. Si la faim le presse, il devient cruel, tombe indifféremment sur tout ce qui se présente, et la résistance ne fait qu'augmenter sa rage ; si on le blesse, il est encore plus dangereux, son ressentiment n'a pas de borne, la colère s'empare de lui, il rugit d'une manière effroyable, ses yeux étincèlent, la peau de sa face devient mobile, il écume, ses poils se dressent, il agite sa queue, s'en bat les flancs, il en bat la terre ; et malheur à son ennemi s'il peut l'envelopper : en vain l'objet de sa colère voudrait lui échapper, il s'élance par sauts

et par bonds, saisit sa proie, la met en pièces, et assouvit sa cruauté dans le sang qu'il a fait ruisseler.

S'il ne pardonne pas une offense, on sait qu'il est sensible aux bienfaits dont il ne perd jamais le souvenir : l'histoire fourmille d'exemples qui le prouvent; ils sont trop connus pour les rapporter ici.

Comme tous les animaux fuient en la présence du Lion, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage, autrement il courrait risque de mourir de faim : à cet effet il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les déserts et les forêts, il fait sa nourriture la plus ordinaire, des gazelles et des singes; il mange beaucoup à la fois, boit de même, et se remplit pour deux ou trois jours.

Le rugissement du Lion est si fort,

que quand il se fait entendre dans la nuit, et qu'il est répété par les échos des déserts,il ressemble au bruit du tonnerre: ce rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu ; il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Il voit la nuit comme les chats, ne dort pas long-tems, et s'éveille aisément.

La marche du Lion est toujours oblique, sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux, mais par sauts et par bonds, et ses mouvemens sont si brusques, qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but : quelquefois, tant il est agile, il saute sur sa proie de 12 à 15 pieds (384 à 480 centimètres), tombe dessus, la saisit avec ses pattes de devant, qui sont larges, grandes et garnies de fortes griffes aiguës et tranchantes; il déchire

sa proie en mille pièces, et ensuite il la dévore.

Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté, il vit du produit de sa chasse et quitte rarement les déserts et les forêts; mais lorsqu'il devient vieux et pesant, il s'approche des lieux fréquentés, et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques : seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le provoquent en le frappant; car alors il reconnaît à merveille celui qui vient de l'offenser et quitte sa proie pour se venger.

La chair du chameau paraît être la nourriture qu'il préfère, il aime aussi celle des jeunes éléphans; ils ne peuvent lui résister, lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé; il en vient aisément à

bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au Lion.

Il paraît encore redouter le serpent, et l'on est convaincu par des expériences réitérées qu'il le craint extrêmement; c'est pour cela que quand les Maures rencontrent quelque Lion, et qu'ils sont hors d'état de se sauver de ses griffes, ils défont promptement la toile qui enveloppe leur turban, l'agitent devant eux, de manière que par des ondulations fréquentes, ils imitent les mouvemens d'un serpent: le Lion ne l'a pas plutôt aperçu, que sans examiner la vérité ou la fausseté de cette représentation, il quitte la partie, se retire et les laisse aller en paix.

Les Lions sont très-ardens en amour; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles,

qui ne cessent de rugir autour d'elle, et de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de taille et bien appuyés par des hommes à cheval, et armés; mais il faut que les chiens et les chevaux soient aguerris à cette chasse; car à la première vue du Lion, les chevaux sont saisis d'une terreur si vive, qu'ils deviennent immobiles, et que les chiens se blottissent, rampans aux pieds de leur maître : celui-ci, dans cet état de perplexité, n'a d'autre ressource que de descendre de son cheval et d'allumer du feu pour effrayer le Lion qui en a peur; s'il n'en a pas le temps, son dernier moyen est de se coucher par terre, et d'y rester dans le plus profond silence,

d'y retenir même son haleine. Le Lion lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement, comme s'il était satisfait du respect qu'on a pour sa personne; content de se faire respecter par sa figure imposante et son regard assuré, il n'use point en tyran de la supériorité que lui donne sa force.

Cette espèce de chasse devient donc extrêmement dangereuse. D'ailleurs il est facile d'employer d'autres moyens de le prendre, c'est par l'adresse. On creuse une fosse assez profonde, que l'on recouvre de branchages et ensuite de feuilles; c'est dans les endroits où on sait qu'il peut passer; arrivé dessus, la couverture s'écroule, et le Lion tombe au fond de la fosse; il devient doux dès qu'il est pris, et si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, l'emmuseler et le conduire où l'on veut.

Presque tous les animaux sont la proie du Lion, et il n'est lui-même la proie d'aucun; seul il attaque souvent une caravane entière de voyageurs: les menaces, les cris, le bruit des armes à feu, ses blessures, le sang qui en découle, l'irritent, mais ne l'effrayent point.

Des voyageurs et des historiens dignes de foi, nous racontent que, malgré sa férocité, le Lion peut être dompté: on en conduit à la guerre, on en dresse pour la chasse; fidèle à son maître, il ne déploie sa force et son courage que contre ses ennemis. L'histoire des croisades du temps de Saint-Louis, fait mention d'un français qui avait apprivoisé un Lion qui le suivait par-tout et combattait à ses côtés: voulant revenir en Europe, ceux qui montaient le vaisseau avec lui ne voulurent pas souffrir qu'on embarquât son Lion, il laissa l'animal sur le rivage; mais le Lion fidèle à son maître,

se jeta à la nage et suivit le vaisseau tant que ses forces le lui permirent. Tout l'équipage fut témoin que ce Lion se noya d'épuisement.

Les Romains, ces fiers dominateurs de la terre, avaient dompté ces animaux. Marc-Antoine, un de leurs triumvirs, fut le premier, dans Rome, qui les attela à un char. On en fit pour les Romains des spectacles, en abandonnant des criminels à la férocité de ces animaux, que l'on faisait jeûner d'avance.

Cet animal, pris jeune, s'apprivoise assez facilement; il connaît celui qui le nourrit, ne lui fait aucun mal: cependant il ne faut pas trop s'y fier; il n'est pas toujours maître de son caractère violent. Quelquefois, pour le désennuyer dans sa captivité, on lui a vu adopter un animal, tel qu'un chien; et tout Paris a connu ce superbe Lion qui était à la

ménagerie de Versailles, qui ne pouvait se passer d'un chien devenu son compagnon. Ce Lion, que l'on voit maintenant empaillé dans les salles du cabinet du Muséum d'histoire naturelle, était né au Sénégal; il fut élevé dans le pays avec un chien braque du même âge. Quelque temps après, le chien et le Lion furent donnés en présent au directeur de la compagnie des Indes; celui-ci, peut-être peu curieux de garder et de nourrir ces animaux, crut se ménager des protections en France, en les envoyant à la Cour, pour augmenter la ménagerie de Versailles, qui, à cette époque, était assez bien fournie; mais cependant il manquait des Lions. Il mit ces deux animaux sur un vaisseau, et quelque temps après ils débarquèrent heureusement à Lorient, ou au Hâvre. On les fit partir sur-le-champ pour Versailles, où ils arrivèrent sans acci-

dent, le 28 septembre 1788. On les mit, bien entendu, dans la même loge : on présume que le Lion pouvait avoir alors sept à huit mois. Avant leur arrivée en France, ils n'étaient nullement enfermés; on les avait élevés, comme nous élevons parmi nous un chat et un chien. Ils partageaient les restes de la table de leur maître, aussi étaient-ils doux et caressans. A leur arrivée en France, on leur trouva le même caractère, on les approchait facilement, et ils rendaient caresses pour caresses.

Cependant le Lion, aigri vraisemblablement par la captivité, sembla reprendre de sa férocité ordinaire; peut-être l'âge y contribua-t-il. Quoi qu'il en soit, il ne cessa de témoigner sa reconnaissance au gardien qui le soignait. Lors de sa dentition, on craignit de le perdre, avec d'autant plus de raison, que, de tous les Lionceaux qui avaient été

conduits dans la ménagerie de Versailles, aucun, jusqu'à présent, n'avait échappé à cette maladie, très-dangereuse pour ces animaux. Celui-ci, auprès duquel par cette raison on prodigua les soins convenables, se tira on ne peut plus heureusement de ce mauvais pas.

Sorti de ce danger, il en courut un autre. Une de ses griffes qui s'était recourbée, et qui apparemment lui causait des douleurs cuisantes, le rendit triste et mélancolique. On s'en aperçut assez à temps; on ne trouva d'autre remède que de lui faire l'opération. En lui coupant cette griffe, un abcès creva, et il fut guéri une seconde fois.

Lorsque la cour quitta le lieu de sa résidence pour venir se fixer à Paris, on ne voulut pas laisser les animaux de la ménagerie, et il fut décidé que tout ce qu'elle contenait, serait amené dans

le jardin du Muséum d'histoire naturelle. On fit, en conséquence, une ménagerie provisoire au-dessous des galeries du cabinet. Là, avec les autres animaux, on y transporta le Lion et son chien, et c'est là que tout Paris a pu voir ce superbe animal qui était alors dans toute sa force et sa vigueur. Malgré sa longue captivité, sa figure était imposante et majestueuse, son regard était fier et étincelant, sa taille était de six pieds et demi de longueur (un double mètre onze centimètres), sur trois pieds deux pouces de hauteur (un mètre six centimètres); sa crinière était épaisse, et était, ainsi que tout son poil, de la couleur d'un fauve ardent, sur un fond rembruni.

Sa nourriture ordinaire était de la viande de cheval, on lui en donnait environ quinze livres par jour; il la prenait entre ses griffes, la déchirait avec

ses dents, la suçait et l'avalait sans la mâcher. Le chien son compagnon, pendant ce temps, mangeait dans un autre coin le pain qu'on lui avait jeté. Après leur repas, ils jouaient ensemble; le Lion prenait le chien doucement dans ses pattes, et se gardait bien de le blesser. Celui-ci recevait ses caresses et les rendait sans crainte et sans défiance; sa gaîté naturelle tempérait l'humeur grave et sérieuse du Lion : souvent il se jetait sur sa crinière, et lui mordait, en jouant, les oreilles. Le Lion se prêtant à ses jeux, baissait la tête; souvent à son tour, il l'invitait lui-même à jouer en se mettant sur le dos, pour que le chien eût plus de facilité à l'agacer.

Deux fois le jour pour l'ordinaire, le matin, et le soir, le Lion faisait retentir le voisinage d'un rugissement terrible : si le ciel se couvrait d'épais nuages, il annonçait l'orage par d'autres

rugissemens, mais pendant l'orage il se taisait.

Peu de temps après le transport du Lion à Paris, le doux lien qui unissait ces deux animaux fut rompu. Le chien, qui couchait dans la loge contre un mur humide, y contracta une galle dont on s'apperçut trop tard pour y porter remède; tout ce qu'on fit pour le guérir fut inutile, il mourut. Le Lion, privé de l'ami de son enfance, ne cessait de l'appeler par de tristes rugissemens, il en contracta une profonde tristesse; il perdait l'appétit, ses forces et sa voix s'affaiblissaient par degrés : le gardien, craignant qu'il ne succombât, lui présenta un autre chien semblable à-peu-près à celui qui faisait le sujet de la douleur du Lion; on ne lui montra d'abord qu'à travers la grille; le Lion le fixa, ses yeux étincelèrent, il poussa quelques rugissemens, tendit ses pattes,

enfin paraissait vouloir dévorer celui qui retenait le chien. A ces signes on ne doute pas qu'il ne soit trompé par l'apparence; on n'hésite plus à le lui donner: on le mit donc dans la loge, mais il n'y fut pas plutôt, que le Lion l'étouffa. Cependant on ne se rebuta pas, on mit un autre chien dans une loge à côté de celle du Lion : tous deux se voyant à travers la simple grille qui les séparait, s'accoutumèrent insensiblement ensemble, et c'est ainsi qu'on parvint à donner un second ami au Lion, qui se lia avec lui d'une aussi tendre amitié qu'avec l'autre : cette amitié a duré jusqu'à la mort du Lion qui arriva en l'an 5 de la République. Il mourut d'une inflammation de bas-ventre, en trois jours de temps. On a attribué sa mort, non à une moindre quantité de nourriture, mais à la mauvaise qualité de celle qu'on lui donnait. On prétend que c'é-

tait de la chair de cheval morveux ou galeux. On a conservé ses restes. Il a été empaillé avec tant de soin par le citoyen *Desmoulins*, qu'on croit le voir encore vivant, dans une des cases du Cabinet du Muséum d'histoire naturelle.

Cette perte a été bientôt réparée. Ce sont les Anglais, qui, dans le temps qu'ils nous faisaient une guerre impitoyable, voulurent bien repeupler notre ménagerie qui tous les jours dépérissait. Après leur conquête de l'Inde, ils confisquèrent à leur profit la ménagerie de Tipoo-Saïb, qu'ils venaient de détrôner, et l'embarquèrent pour Londres; le vaisseau qui portait les animaux fut rencontré et pris par un des nôtres, et amené dans nos ports.

Il existe maintenant au Jardin des Plantes un Lion et quatre Lionnes, dont une a un chien avec elle dans sa loge.

Lorsqu'on leur donne à manger, ils entrent dans une espèce de fureur, et dans ce moment n'épargneraient peut-être pas même le gardien, s'il se risquait à les approcher : cependant il est très-familier avec eux, puisqu'il entre dans leurs loges muni seulement d'une badine; il leur ordonne d'aller, de venir, de se coucher à ses pieds, et ils le font; il les caresse, les peigne, leur ouvre la gueule; il ne craint pas même de faire entrer avec lui une des Lionnes dans la loge du Lion, et reste au milieu d'eux sans rien craindre.

Avec la peau du Lion, qui faisait autrefois la tunique des héros, les Indiens se font des couvertures de lit et des manteaux. En Europe, on s'en sert pour des garnitures de selles et de sièges de carosse.

LA LIONNE.

La Lionne est d'environ d'un quart plus petite que le Lion, et quelque vieille qu'elle soit, elle n'a point ces poils longs qui accompagnent si bien la figure du Lion; elle diffère encore de lui en ce qu'elle a le mufle plus alongé, la tête plus plate par le dessus, et les ongles moins grands : enfin, elle est moins courageuse et plus tranquille.

On avait cru jusqu'à présent, d'après Buffon et autres célèbres naturalistes, que la Lionne portait six mois, et ne mettait bas qu'au bout de ce temps; mais il est d'expérience que le temps de la gestation n'est réellement que trois mois et dix jours; au bout de ce temps elle met bas de trois à six Lionceaux, qui,

en venant au monde, sont extrêmement petits.

La Lionne choisit pour mettre bas les endroits les plus solitaires, et de l'accès le plus difficile; elle cache même jusques aux traces de ses pas : à cet effet, elle tourne plusieurs fois sur le même chemin, ou bien efface avec sa queue les empreintes que ses pattes ont pu faire sur la poussière. La tendresse maternelle chez la Lionne devient une fureur lorsqu'elle craint pour ses petits; il n'y a plus ni obstacle, ni danger pour elle; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux dont elle redoute l'approche pour ses Lionceaux; elle déchire, met à mort et porte à ses petits tout le butin qu'elle fait, leur supposant toujours des besoins, leur fait leur part, et leur apprend de bonne heure à sucer le sang et déchirer la chair. D'après un caractère aussi prononcé, on

ne se risque jamais à lui ravir ses petits à force ouverte; mais on emploie la ruse. on profite du temps qu'elle est à la chasse pour ses Lionceaux. Si elle surprend le ravisseur, elle se met à sa poursuite. Lorsque celui-ci s'aperçoit qu'il peut être attaqué, il lâche un des petits, et pendant que la Lionne le reporte à son repaire, il a le temps de s'échapper avec les autres.

Jusques à présent ces espèces d'animaux n'avaient multiplié que dans les pays chauds; mais de nos jours, nous avons vu ce phénomène en France. Une des Lionnes de la ménagerie a mis bas, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1801, trois petits Lionceaux mâles; l'année précédente, elle avait avorté par l'imprudence de quelques personnes qui l'avaient irritée dans sa loge. Les trois Lionceaux sont dans le meilleur état possible: on leur a donné à chacun un

nom, savoir, le *Marengo*, le *Gemmape* et le *Fleurus*. On en a coupé un, pour éprouver si cette opération adoucirait la férocité de son caractère. Jusqu'à présent, on ne s'est aperçu d'aucun changement.

Je ne puis terminer l'article de la Lionne, sans rapporter un trait d'histoire qui est particulier à cet animal, et qui prouve qu'il se dépouille quelquefois de sa férocité, pour prendre des sentimens doux, affectueux, et même de reconnaissance.

Une Lionne superbe était tenue enchaînée dans le Fort-Louis, jusqu'à ce qu'on pût l'embarquer pour l'envoyer à Versailles. Elle fut atteinte d'un mal extraordinaire à la mâchoire. Les Français qui tenaient alors ce fort, jugeant que ce mal était incurable, et la Lionne dépérissant de jour en jour, la déchaînèrent et la jettèrent expirante dans un

champ voisin. Un de nos compatriotes, nommé *Compagnon*, revenant de la chasse, la trouva étendue, haletante et la gueule ouverte, déjà remplie de fourmis. Il prit pitié d'elle; s'en étant approché, il crut devoir tenter sa guérison. A cet effet, il lui lava le gosier avec de l'eau, et lui fit avaler un peu de lait. Un remède si simple eut des effets merveilleux : la Lionne fut rapportée au Fort, on en prit tant de soins, qu'elle se rétablit par degrés. Mais, n'oubliant pas celui à qui elle était redevable de la vie, elle conçut tant d'affection pour lui, qu'elle ne voulait rien prendre que de sa main, et le suivait dans l'île comme le chien le plus familier.

LE PUMA.

Le Puma est un animal du Pérou, que les Européens ont appelé *Lion du Pérou*, mais mal à propos, car il n'a, pour ainsi dire, aucune ressemblance avec le Lion. Il n'a point de crinière, il est beaucoup plus petit, plus faible et plus poltron; sa couleur est un gris blanc. Il habite les bois les plus touffus et les montagnes les plus inaccessibles, d'où il descend dans les plaines, pour surprendre les animaux domestiques. A la manière du chat, il s'approche en se traînant sur le ventre à travers les broussailles, se tapit dans des trous, d'où il fond aussitôt que l'animal qu'il guette, est assez près de lui, pour qu'il puisse le saisir. Il se jette inopinément dessus le dos de l'animal, s'y cramponne, lui fait une plaie profonde, en



le Tigre. 2 la Hyene.

suce le sang, et mange ensuite la chair. S'il lui en reste, il la cache sous des feuilles, pour venir ensuite la manger à son aise. C'est sur-tout aux chevaux qu'il s'attaque, paraissant préférer cette chair. Il attaque également les ânes et les vaches; mais il n'a jamais osé se jeter sur l'homme, qui lui fait cependant une guerre à toute outrance. Lorsqu'il se sent pris, il verse des larmes comme le cerf, et hurle d'une manière effroyable.

Sa peau, tannée et apprêtée, fait de bonnes bottes et d'excellens souliers.

LE TIGRE.

Avant Buffon, on avait toujours confondu le Tigre avec la *Panthère*, l'*Once* et le *Léopard*, parce que ces animaux sont également féroces; mais,

il en diffère principalement par sa peau marquée de bandes longues et larges, qui lui prennent sur le dos, se rejoignent par-dessous le ventre, y font comme des anneaux blancs et noirs, placés alternativement; au lieu que la panthère, l'once et le léopard ne sont que mouchetés. Le Tigre, cet animal redoutable, habite principalement les contrées sauvages et les îles désertes de l'Asie et de l'Amérique.

La nature, qui balance tant d'actions contraires, semble avoir laissé cependant au Tigre un caractère de férocité qui rompt tout équilibre. Au seul mot de *Tigre*, tout être vivant frémit. En effet, insatiable dans sa rage, il ne vit que pour dévaster : ennemi de tout ce qui respire, sa fureur est sans relâche, et ses massacres continuels. Le seul bien que ce monstre procure à la terre alarmée de sa présence, est que dans sa

rage il déchire ses propres enfans, sa femelle même, lorsqu'elle veut soustraire ses petits à son appétit sanguinaire : c'est ce qui rend cette espèce très-rare.

La force, l'agilité, la souplesse secondent son naturel féroce et carnassier; cruel par instinct, méchant par caractère, furieux par habitude, toujours altéré de sang, cet animal destructeur, sans attendre le besoin, sans être excité par le desir de la vengeance, étrangle, met en pièces, dévore tous les êtres animés qu'il peut apercevoir : sa rage insatiable ne connaît point d'intervalles; c'est un tyran brutal qui voudrait dépeupler l'Univers pour régner seul au milieu des victimes qu'il égorge.

Ses ongles crochus et mobiles, et ses dents meurtrières sont les instrumens de sa tyrannie ; sa férocité est peinte dans ses yeux hagards et étin-

celans : une face mobile , une langue rouge et pendante, un grincement de dents continuel , un rugissement fréquent et terrible , sont autant de signes apparens qui mettent en mouvement tous les ressorts organiques de cet animal vorace.

Troupeaux domestiques, bêtes sauvages, petits *éléphants*, jeunes *rhinocéros*, rien n'échappe à ses poursuites ; il s'élance par sauts et par bonds sur sa proie, plonge son museau, sa tête même, dans l'animal qu'il éventre, en suce le sang avec avidité, semble regretter celui qui se perd par effusion : après qu'il a sucé le sang, il traîne au fond des forêts sa victime avec une rapidité singulière ; là, il jouit en paix de sa conquête, il la dépèce à son aise sans la partager avec qui que ce soit.

La terreur qu'il répand dans les lieux qu'il habite, l'exposerait à mourir de faim

s'il n'employait encore la ruse : il attend, aux bords des fleuves et des lacs, les animaux qui viennent s'y désaltérer; aucuns ne lui échappent.

On apprivoise le Lion; le Tigre reste toujours le même; on ne fléchit point son caractère; la force, la contrainte, la violence ne peuvent le dompter; il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens. La douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant son humeur féroce, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une nouvelle proie qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux, mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élance souvent, quoique

des chaînes et des grilles rendent sa rage impuissante.

Malgré ce que nous venons de dire, il existe des exemples de Tigres domptés par les hommes : l'histoire nous rapporte que l'empereur romain *Héliogabale* en fit venir des Indes, pour lui servir d'attelages.

Les seigneurs orientaux se font une gloire d'aller à la chasse des Tigres; ils en font mener à leur suite, mais enchaînés sur de petits charriots, ou enfermés dans des cages, et encore pour plus grande sureté et crainte d'événemens, les font-ils emmuseler et leur bandent-ils les yeux.

Nous avons dans la ménagerie du Jardin des Plantes, un Tigre et une Tigresse qui faisaient partie des animaux de la ménagerie de Tipôo-Saïb, et qui étaient destinés pour l'Angleterre. Le mâle, que l'on appelle *Tigre-Royal*, est su-

perbe; sa peau, ses formes et sa beauté le font justement admirer de tous ceux qui le voient.

La peau du Tigre est assez estimée, sur-tout à la Chine, où on leur conserve la tête et la queue : les mandarins militaires en couvrent leurs chaises, dans leurs marches publiques, et les princes en font des couvertures, des coussins pour l'hiver. En Europe on ne les recherche pas beaucoup, par la raison que nos fourreurs nous vendent les peaux du léopard, de l'once et de la panthère, sous le nom de *peaux de Tigre*.

LA TIGRESSE.

La Tigresse est un peu plus petite que le Tigre, c'est la seule différence qui existe entr'eux, du reste même caractère, même voracité. Comme la

lionne elle choisit, pour mettre bas ses petits, les endroits les plus déserts des bois; elle en fait quatre ou cinq, qui souvent sont dévorés par le Tigre, heureusement pour le pays que ces animaux voraces habitent : cependant, tant qu'elle le peut, elle évite la présence de ce père dénaturé, elle cache ses petits, souvent même elle devient victime pour eux. Pendant tout le temps qu'elle a des petits, elle est pour ainsi dire encore plus furieuse : si on les lui ravit, sa rage devient extrême, elle brave tous les périls, elle poursuit les ravisseurs qui, se trouvant pressés, n'ont d'autre parti à prendre pour se sauver de sa fureur, que de relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instans après, et les poursuit jusqu'aux portes des villes, ou jusqu'à leurs vaisseaux; et lorsqu'elle a perdu tout espoir

de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlemens affreux expriment sa douleur, et font encore frémir ceux qui les entendent de loin, quoique en sureté.

LA PANTHÈRE.

La Panthère se trouve comme le tigre, dans les climats les plus chauds de l'ancien continent : elle est plus petite que le tigre, sa peau est pour le fond du poil d'un fauve plus ou moins foncé, sur le dos et sur les côtés du corps, d'une couleur blanchâtre sous le ventre ; elle est marquée de taches noires formant de grands anneaux, dont les uns sont ovales et les autres circulaires, bien séparés les uns des autres sur les côtes du corps, et évidés dans leur milieu; sur la tête,

la poitrine, le ventre et les jambes, ces taches sont pleines.

La Panthère a pour repaire l'endroit des forêts le plus épais ; elle n'en sort que pour aller rôder autour des habitations isolées et sur le bord des fleuves, pour dévorer tous les animaux qui vont s'y désaltérer. Elle est agile : si l'animal qu'elle poursuit grimpe sur les arbres, ses ongles aigus et durs lui donnent une grande facilité pour les y atteindre ; quand elle tient un animal, elle semble prendre plaisir à le déchirer.

Malgré sa cruauté et sa voracité, elle ne se jette sur l'homme que lorsque celui-ci l'a irritée, elle ne craint que lui; aussi est-il parvenu, en grande partie, à la dompter, mais non à l'apprivoiser. Les habitans de l'Afrique et de l'Asie, pays où les chiens sont rares à raison des bêtes féroces qui les habitent, se servent de la Panthère pour aller à la chasse ;

mais il faut beaucoup de soins pour la dresser et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charette, enfermée dans une cage, dont on ne lui ouvre la porte que lorsque le gibier est en vue; la porte ouverte, elle s'élance avec impétuosité, se jete en trois ou quatre sauts sur la bête, la terrasse et l'étrangle : si malheureusement elle manque son coup, elle en devient si honteuse et en même temps si furieuse, qu'elle se jeterait sur son maître, si celui-ci n'avait la précaution de lâcher soit un agneau, soit un chevreau, ou de lui jeter des morceaux de viande, dont il s'est muni d'avance pour les opposer à sa rage et calmer sa fureur.

La ménagerie du Jardin des Plantes renferme une Panthère de la plus grande beauté : elle a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brus-

ques et le cri semblable à celui d'un dogue de forte race en colère, elle en a aussi la grosseur; sa langue est rouge et très-rude, ses dents sont fortes et pointues, sa peau belle et bien mouchetée.

La chair de la Panthère est mangée volontiers par les Indiens et les Africains, qui ne sont pas difficiles pour la nourriture; sa fourrure est des plus estimée.

L'ONCE.

L'Once est plus petit que la panthère, il paraît être plus nombreux et plus répandu; on le trouve communément en Barbarie, en Arabie et dans toutes les parties méridionales de l'Asie, même à la Chine : il a les habitudes, les inclinations et à-peu-près le caractère de la panthère; le fond de son poil dur et rude est d'un gris blanchâtre sur le dos

et sur les côtés, et d'un gris un peu plus blanc sous le ventre; il a des taches marquées de même que la panthère, sa queue est plus longue, son poil est aussi plus long.

L'Once est plus susceptible d'éducation que la panthère, on l'apprivoise facilement; il devient même si familier qu'il n'est pas rare de le voir se laisser caresser comme un chien : il est cependant loin d'avoir la docilité et l'odorat de ce dernier, et ne soutient pas longtemps la course pour attraper l'animal sur lequel on le lance; il faut qu'il l'aperçoive; aussitôt qu'il l'a vu, il s'élance et se jette sur lui, le saisit au cou et l'étrangle : il saute si légérement, qu'il franchit aisément un fossé de plusieurs pieds. Il y en a de si petits, qu'un cavalier peut les porter en croupe.

Dans son état sauvage il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au

passage, il les guette; et lorsqu'ils sont parvenus à sa portée, il se laisse tomber dessus et s'en empare; lorsqu'il a manqué sa proie, il reste pendant quelque temps honteux et stupéfait sur la place.

Les fourreurs ont donné à la peau de l'Once, le nom de *peau de tigre d'Afrique*.

LE LÉOPARD.

Le Léopard, le tigre, l'once et la panthère, se trouvent souvent par les naturalistes, même célèbres, confondus ensemble, et à cet égard il n'y a guère que le tigre qui réellement soit distingué des trois autres par la couleur de la peau, et les bandes qu'il y porte au lieu de taches, comme l'once, la panthère et le Léopard. Ces trois derniers animaux, en effet, diffèrent très-peu

ensemble, et encore ne paraissent-ils tous trois être véritablement que des variétés du tigre : mêmes habitudes, mêmes mœurs, mêmes inclinations, même peau pour ainsi dire, habitans des mêmes pays, il est très-difficile de les distinguer les uns des autres. Cependant ces animaux sont différens entre eux, comme nous le prouvons par les différentes descriptions que nous en avons données.

Le Léopard, dont nous traitons ici, est beaucoup moins grand que la panthère, mais cependant un peu plus que l'once. Il a des anneaux noirs sur la peau, mais beaucoup plus petits que ceux de la panthère et de l'once; d'ailleurs la robe du Léopard est bien plus brillante et d'un fauve plus vif; aussi est-elle plus estimée. La peau du Léopard varie, soit par les nuances du poil, soit par les dispositions des taches, soit plutôt par

la force de la teinte : en effet, elles sont moins fortement exprimées dans quelques-unes de ces peaux, et beaucoup plus fortement dans d'autres.

Les Nègres regardent le Léopard comme le roi des forêts. Lorsqu'ils en ont pris un, il est d'usage de le présenter au roi des Nègres; mais, comme dans leurs coutumes, il serait injurieux pour leur roi qu'un autre roi entrât ou fût introduit dans le même lieu qu'habite le leur, sans au préalable avoir fait une espèce de résistance, les habitans vont au-devant de ceux qui amènent le Léopard. On se livre un combat par forme. Ce combat simulé dure jusqu'à ce qu'un député du roi des Nègres, arrivant, fait cesser la querelle et introduit le roi Léopard dans la ville, avec ceux qui l'ont pris et amené. On les conduit en triomphe jusqu'au marché; là, en présence de tout le peuple assemblé, on dépouille

de sa fourrure le roi des animaux, et on lui arrache les dents, que l'on porte en grande cérémonie au roi des Nègres; le reste est abandonné au peuple, qui fait cuire sa chair, se régale bien et se réjouit. Comme, suivant eux, nul animal ne mange son semblable, leur roi n'en mange point, il ne veut pas même profiter de sa fourrure; il la fait vendre aussitôt et donne les dents à ses femmes, qui les portent sur leurs habits ou à leur cou, en forme de colliers, les ayant entremêlées de grains de corail.

La peau du Léopard est plus précieuse que celle de l'once, de la panthère ou du tigre; une seule, en France, se paie de 200 à 240 francs. Les fourreurs l'appellent improprement *peau de tigre.*

LE JAGUARD.

Nous parlerons ici de cet animal, parce qu'il est très-souvent confondu avec la panthère, l'once et le léopard. Il leur ressemble en effet assez par la grandeur de son corps, par la forme, par la plupart des taches dont sa peau est parsemée, et même par le naturel. Le fond de son poil est d'un beau fauve comme celui du léopard, et non pas gris comme celui de l'once. Il a la queue plus courte que l'un et l'autre, le poil plus long que la panthère et plus court que l'once.

Ce qui distingue le Jaguard des trois espèces que nous avons décrites ci-dessus, c'est qu'il n'habite pas et n'a jamais habité le même pays; les uns sont de l'ancien continent, et celui-ci appartient

au nouveau ; sa patrie est la Guianne. Il n'est ni indolent, ni timide ; il fait la guerre, avec le plus grand avantage, à toutes les espèces de quadrupèdes, qui le fuient et le redoutent. Il se jette sur tous les chiens qu'il rencontre, met à mort tout ce qu'il peut attraper dans les troupeaux ; rôde le long des bords de la mer, mange les œufs de tortues, les lézards et les poissons.

Cet animal, formidable et cruel, qui fait sa proie de tout ce qu'il peut attraper, assez adroit pour que rien ne lui échappe, n'est autre que le tigre du nouveau monde. Cependant, malgré sa hardiesse et son intrépidité, il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé. Lorsqu'il est bien rassasié, il perd tout son courage et toute sa vivacité, un chien seul suffit pour lui donner la chasse ; il se ressent alors en tout de l'indolence du climat ; il n'est léger,

agile et alerte, que quand la faim le presse.

Ces animaux, en chaleur, font entendre un rugissement effroyable. La femelle ne fait ordinairement qu'un petit, qu'elle dépose toujours dans de gros troncs d'arbres pourris.

On mange à Cayenne la chair de ces animaux, qui est blanche comme celle du lapin.

On appelle *Jaguarette* ou *Tigre-noir*, un petit Jaguard à poil noir, qui se trouve dans le même pays.

LE COUGUARD.

Le Couguard est un animal féroce, habitant de l'Amérique méridionale. Il diffère du jaguard en ce qu'il a la taille un peu plus longue, les pattes plus effi-

lées et plus hautes, la tête petite, la queue longue, le poil d'un roux vif ; aussi le nomme-t-on, à la Guiane, *Tigre rouge* ; il n'est marqué, ni de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes et pleines comme le léopard, ni de taches circulaires comme l'once et la panthère. Quoique plus faible que tous ces animaux, il est aussi féroce et peut-être plus cruel ; il paraît être encore plus acharné sur sa proie, il la dévore sans la déchirer ; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite, et ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

Ces animaux sont assez communs à la Guiane : autrefois on les a vu arriver, à la nage, par troupes dans l'île de Cayenne ; ils se jetaient sur les troupeaux et répandaient, parmi les bêtes domestiques, le carnage et la mort ; c'était un vrai fléau pour cette colonie,

qui ne faisait que commencer : mais les habitans leur ont fait une chasse si terrible, qu'on les a, pour ainsi dire, détruits, ou au moins qu'ils demeurent relegués loin des habitations.

Leur retraite ordinaire est l'ombre des grandes forêts, ils se cachent dans les buissons ou bien montent sur un arbre touffu, d'où ils s'élancent sur les animaux qui passent. Quoiqu'ils ne vivent que d'animaux sauvages, et qu'ils s'abreuvent plus souvent de sang que d'eau, quelques voyageurs prétendent que leur chair est très-bonne à manger.

Le Cougouard, réduit en captivité, devient presque aussi doux que les autres animaux domestiques : on fait avec sa peau des housses pour les chevaux.

LE LYNX.

Le Lynx est aussi nommé *Loup cervier*, parce que son hurlement ressemble à peu près à celui du loup, et qu'il est marqué de taches semblables à celles des jeunes cerfs, qu'il attaque souvent. Quelques naturalistes désignent le même animal sous le nom de *Chat cervier*, parce qu'il a la plupart des habitudes du chat, entr'autres le soin qu'il prend de cacher ses ordures; il en a encore la propreté pour le poli de son poil; enfin il marche et saute comme lui.

Cet animal se trouve dans le nord de l'Europe et au Canada; il est moins gros que le loup et plus bas sur ses jambes. La couleur de son poil est d'un roux brun dans l'Europe, et au Canada d'un gris argenté, moucheté et rayé de fauve.

les taches plus ou moins noires; la tête grisâtre mêlée de poils blancs et rayée de noirs en quelques endroits ; le bout du nez est noir ainsi que le bord de la mâchoire inférieure ; les poils des moustaches sont blancs, longs d'environ trois pouces (huit centimètres), les oreilles ont un peu plus de 2 pouces de hauteur (six centimètres), et sont garnies de grands poils blancs en dedans, et bordées de poils un peu fauves, le dessus est couvert de poils gris de souris ; à l'extrémité des oreilles il a de grands poils noirs qui se réunissent et forment une espèce de pinceau ; la queue est grosse et courte, et bien fournie de poils, elle est noire depuis l'extrémité jusqu'à moitié, et ensuite d'un blanc roussâtre ; le dessous du ventre et les jambes sont d'un blanc sale.

Le Lynx diffère donc de la panthère et de l'once, en ce qu'il a le poil plus long,

les taches moins vives, les oreilles bien plus grandes, surmontées d'un pinceau de poils noirs, la queue beaucoup plus courte, le tour des yeux blancs, et l'air de la face plus agréable et moins féroce.

Les Lynx se cachent dans les bois, dans les cavernes, se creusent des terriers tortueux et profonds, d'où on ne peut les faire sortir que par le feu et la fumée : ils vivent de la chasse, et poursuivent leur gibier jusqu'à la cîme des arbres : les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent leur échapper; ils saisissent les oiseaux, ils attendent les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage et s'élancent dessus : ils les prennent à la gorge, et lorsqu'ils s'en sont rendus maîtres, ils leur sucent le sang, leur ouvrent la tête pour manger la cervelle dont ils paraissent être très-friands; après quoi, fort souvent, ils abandonnent leur victime pour en cher-

cher une autre : il faut qu'ils ayent bien faim pour manger leurs restes.

Le Lynx, dont les anciens ont dit que la vue était assez perçante pour pénétrer les corps opaques, est un animal fabuleux; ce Lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai Lynx que le nom : le nôtre, il est vrai, a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable et gai; mais il ne voit pas à travers les murailles. On peut voir cet animal à la ménagerie de Paris.

Le poil des Loups cerviers change de couleur suivant les climats et la saison : leurs fourrures, en hiver, sont plus belles, meilleures et plus fournies que celles d'été, elles sont très-estimées : les plus belles viennent de Sibérie.

LE CARACAL.

Le Caracal se trouve dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère et l'once; il vit de proie comme eux, mais comme il est plus petit et plus faible, il est forcé de se contenter de leurs restes; il fuit la panthère, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est parfaitement rassasiée; mais il suit le lion qui, lorsqu'il est repu, ne fait de mal à personne, il profite de la proie qu'il abandonne. C'est sans doute par cette raison que plusieurs voyageurs ont dit que le Caracal était le guide, ou le pourvoyeur du lion; que celui-ci, dont l'odorat n'est pas fin, s'en servait pour sentir de loin les autres animaux, dont il partageait ensuite la dépouille.

Le Caracal ressemble assez aux lynx

par la forme du corps; son poil seulement est plus rude; il a comme lui un pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles, mais il n'est pas moucheté; il a la queue plus longue et d'une couleur uniforme, le museau plus alongé; le lynx n'habite que dans les climats froids et tempérés, le Caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds; enfin il est de la grandeur du renard, mais beaucoup plus féroce et plus fort.

On fait la chasse au Caracal comme à toutes les autres bêtes féroces des contrées qu'il habite. Il faut lancer contre lui les chiens avec la plus grande précaution, et encore des chiens bien dressés et bien forts; car il n'est pas rare de le voir dans sa fureur assaillir le chien le plus fort, le déchirer et le mettre à mort, pour ainsi dire, dans le même instant.

Quoique cet animal ne s'apprivoise que difficilement, cependant lorsqu'il

est pris jeune et élevé avec soin, on peut le dresser à la chasse, qu'il aime naturellement, et à laquelle il réussit très-bien, pourvu que l'on ait attention de ne jamais le lâcher que contre des animaux qui ne puissent lui résister, autrement il se rebute, et refuse le service aussitôt qu'il s'apperçoit qu'il y a du danger.

On s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins, même les grands oiseaux, qu'il surprend et saisit avec une adresse singulière.

Le Caracal empaillé que l'on voit dans une des armoires du Cabinet d'histoire naturelle, a existé vivant à la ménagerie de Versailles : il a toujours été extrêmement sauvage et féroce.

LE SERVAL.

Le Serval, *le Chat-tigre* et le *Maraputé*, paraissent être le même animal à qui on a donné ces différens noms, suivant les pays où il a été trouvé, et les personnes qui l'ont remarqué pour la première fois. Ce sont trois animaux sauvages que l'on trouve au Malabar, au Sénégal et au Cap de Bonne-Espérance; ils sont très-féroces, un peu plus gros que le chat sauvage: ils ressemblent à la panthère par la couleur du poil qui est fauve sur la tête, le dos, les flancs, et blanc sous le ventre, et aussi par des taches distinctes, également distribuées, et un peu plus petites que celles de la panthère; leurs yeux sont très-brillans, et leurs moustaches fournies de soies longues et roides; ils ont la queue courte,

les pieds grands, et armés de griffes longues et crochues ; ils se tiennent presque toujours sur les arbres où ils font leur nid, et prennent les oiseaux desquels ils se nourrissent : ils sautent aussi légérement que les singes d'un arbre à un autre, et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'en un instant ils parcourent un grand espace, et qu'ils ne font, pour ainsi dire, que paraître et disparaître.

Quoique ces animaux soient d'un naturel féroce, ils fuient cependant à l'aspect de l'homme : ce n'est que quand on les irrite qu'ils ne connaissent plus de danger. Si la retraite qu'ils ont adoptée pour passer le jour se trouve dérangée, alors ils deviennent furieux, ils s'élancent, mordent et déchirent à peu près comme la panthère.

La captivité, les bons ou les mauvais traitemens ne peuvent ni dompter, ni

adoucir la férocité de ces animaux. Il en a existé un long-temps dans la ménagerie de Versailles, sous le nom de *Chat-tigre* : il était toujours prêt à s'élancer sur ceux qui le regardaient ou l'approchaient ; on n'a pu même le dessiner et le décrire qu'à travers la grille de sa loge. C'est cet animal que l'on voit au Cabinet du Muséum d'histoire naturelle, sous le nom de *Serval*.

LE CHAT-PART.

Le Chat-part, à une légère différence près, paraît être de la même espèce que les trois autres animaux ci-dessus. En effet, il a les taches du dos plus longues et plus serrées que le Serval : c'est en cela seul qu'il fait une variété dans ces espèces.

L'OCELOT.

L'Ocelot : cet animal féroce et carnassier du nouveau continent, ressemble beaucoup, pour la grandeur, pour le naturel et par la figure, au Jaguar et au couguar, dont nous avons parlé ci-dessus : comme eux il est perfide et féroce, il grimpe sur les arbres, guette les animaux, fond sur eux ; plus altéré de sang qu'avide de leur chair, son caractère est de tuer pour étancher sa soif ardente.

En 1764 on en vit deux vivans à la foire Saint Ovide, que l'on montrait sous le nom de *Chat-tigre*, mâle et femelle : on leur donnait sept à huit livres de viande par jour. Le mâle avait une grande supériorité sur la femelle : lorsqu'on leur avait jeté à manger, cette dernière,

tremblante, n'osait approcher ; elle attendait patiemment que le mâle eût satisfait son appétit vorace, pour prendre ensuite les restes qu'il voulait bien lui laisser. Ils ne mangeaient d'aucune viande cuite ou salée.

De tous les animaux tigrés, l'Ocelot a la robe la plus belle et la plus élégante : celle du léopard même n'en approche pas pour la vivacité des couleurs et la régularité du dessin ; et celles du jaguar, de la panthère et de l'once, en approchent encore moins : la femelle a les couleurs plus faibles et le dessin moins régulier.

Ces animaux ne produisent ordinairement que deux petits, qui, à ce qu'il paraît, sont toujours mâle et femelle. Rien ne peut adoucir leur naturel féroce, rien ne peut calmer leurs mouvemens inquiets ; on est obligé de les tenir toujours en cage.

LE MARGAY.

Le Margay est beaucoup plus petit que l'ocelot, il ressemble au chat sauvage par la grandeur et la figure du corps; son poil est plus court, et il est marqué de raies et de taches noires, sur un fond couleur fauve. Il a été envoyé de Cayenne à Paris, sous le nom de *Chat-tigre*, et il tient en effet de la nature du chat, de celle du jaguard et de l'ocelot, qui sont les deux animaux auxquels on ait donné le nom de Chat-tigre dans le nouveau continent. Il ne vit que de petit gibier, tels que perdrix, faisans, et autres oiseaux qu'il prend dans leurs nids. Quand il est jeune, il est fort leste pour grimper sur les arbres, où il se tient ordinairement caché, pour de là se jeter sur sa proie.

Ces animaux sont très-communs à la Guyanne, au Brésil, dans toutes les provinces méridionales de l'Amérique.

A Cayenne il existe le même animal, mais on le nomme *Chat-tigre de Cayenne*: il a les mêmes inclinations, et ne s'apprivoise pour ainsi dire pas plus. Dans quelques maisons de cette île, on en voit d'enchaînés; ils se laissent à la vérité un peu caresser sur le dos, mais il leur reste toujours dans la figure un air féroce, qui fait qu'on ne s'y fie pas. On en écarte les enfans. La nourriture qu'on leur donne consiste en poisson et en viande, cuite ou crue; tout autre aliment ne leur convient pas. Ils produisent en toutes saisons, soit l'été, soit l'hiver, et font deux petits à la fois dans le creux des arbres pourris.

LE GUÉPARD.

Le Guépard est encore une espèce d'animal tigré, dont la fourrure est recherchée dans le commerce des pelleteries. Sa peau ressemble à celle du lynx par la longueur du poil, mais les oreilles ne sont pas terminées par un pinceau : il ne peut donc être confondu avec le lynx. D'un autre côté, il ne peut l'être avec la panthère et le léopard, parce qu'il a le poil beaucoup plus long, et la queue plus courte. Il diffère de tous trois par une espèce de crinière ou de poil long, qu'il porte sur le cou et entre les épaules. Il est à-peu-près de la taille de l'once. Sa robe est d'un fauve très-pâle, parsemée, comme celle du léopard, de taches noires, mais plus rapprochées

les unes des autres, et beaucoup plus petites.

Cet animal est connu au cap de Bonne-Espérance, sous le nom de *Loup-Tigre.* Tout le jour il se tient dans des fentes de rochers, ou dans des trous qu'il se creuse en terre; pendant la nuit, il va chercher sa proie. Mais, comme il hurle en chassant, il avertit les hommes et les animaux, en sorte que les uns l'évitent, et les autres le tuent facilement.

L'HYÈNE.

L'Hyène habite et se trouve dans presque tous les pays chauds de l'Afrique et de l'Asie. Elle a la grandeur du loup, auquel elle ressemble; mais elle a le corps plus court et plus ramassé. Ses oreilles sont longues, droites et nues;

ses yeux sont placés comme ceux du chien, et sont fort brillans dans l'obscurité; aussi dit-on qu'elle voit mieux la nuit que le jour. Le poil de son corps est long, d'un gris obscur, mêlé d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales; ses jambes de derrière sont plus longues que celles de devant.

Cet animal est extrêmement sauvage, il ne souffre aucune compagnie : sa demeure habituelle est les cavernes des montagnes, les fentes des rochers, ou bien des tanières qu'il se creuse.

L'on a donné beaucoup de merveilleux à l'histoire de cet animal. On a supposé, par exemple, qu'il se laissait prendre au son des instrumens, qu'il imitait la voix humaine, appelait les bergers par leurs noms, rendait les bergères amoureuses, etc. Toutes ces fables sont autant d'absurdités inventées à plaisir, et n'ont pas plus de fondement que de réalité.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'hyène est d'un naturel féroce et carnassier, qui ne s'apprivoise jamais, à moins qu'elle ne soit prise toute petite : elle vit de proie. Aussi hardie que courageuse, elle attaque même les hommes; elle se jette sur les troupeaux de bétail, les suit pour connaître leurs demeures, et souvent rompt, dans la nuit, la porte des étables et les clôtures des bergeries. Son cri ressemble à-peu-près au mugissement d'un veau, ou plutôt aux sanglots d'un homme qui vomit avec effort.

L'Hyène se défend contre le lion, ne craint nullement la panthère, attaque et terrasse l'once. Lorsque les proies fraîches lui manquent, elle se jette sur les charognes : son odorat lui fait sentir même les cadavres que l'on a enterrés; elle creuse la terre avec ses pieds, et tire par lambeaux les membres, soit d'hom-

mes, soit d'animaux qu'elle trouve dans les sépultures.

Nous avons dit plus haut que cet animal ne s'apprivoisait jamais, à moins qu'il ne fût pris jeune. En effet, en 1773, nous avons vu, à la foire Saint-Germain à Paris, une Hyène mâle, apprivoisée de jeunesse. Elle était fort douce; quoique son maître l'irritât souvent avec un bâton, pour lui faire hérisser son poil, et principalement sa crinière, lorsqu'il se trouvait des curieux, l'instant d'après elle ne paraissait pas s'en souvenir; elle jouait avec son maître, qui lui mettait la main dans la gueule, sans rien craindre.

Les Hyènes ne vont point par troupes, quoiqu'il ne soit pas rare d'en voir plusieurs ensemble. Lorsque cela arrive, sans craindre de se tromper, on peut dire qu'il y a dans les environs quelques cadavres dont elles doivent faire leur pâture, car cette odeur infecte les attire : on peut

les appeler justement les vautours des quadrupèdes.

Parmi les animaux vivans de la ménagerie de Paris, on peut voir cet animal : c'est un de ceux pris sur les Anglais, et qui étaient destinés pour Londres.

Dans le cabinet d'histoire naturelle du Jardin des plantes, salle des quadrupèdes, on voit un animal empaillé, amené en France lors de la conquête de la Hollande, et qui faisait partie de la collection du stadhouder; on l'a étiqueté *Chien Hyœnomelas.* Il est d'un poil brun très-foncé, sans aucunes taches distinctes, ayant le museau un peu plus gros que celui de la véritable Hyène de la ménagerie. Les naturalistes qui ont vu cet animal, croient que c'est une espèce distincte de l'Hyène ordinaire.

LE CROCUTA.

Ce quadrupède est connu des Hottentots, sous le nom de *Tigre-loup*, et de quelques naturalistes, sous celui d'*Hyène-tachetée*. Il ne va presque jamais seul, ne sort que la nuit, ou du moins le soir, pour chercher sa nourriture. Il se jette sur les animaux qu'il peut rencontrer, et s'approche des fermes; s'il peut y entrer, il dévore les harnois, tous les cuirs qu'il peut trouver; il fait entendre en rôdant des hurlemens affreux, qui décèlent sa marche : il contrefait quelquefois la voix des veaux, le hennissement du poulain, le bêlement des agneaux, pour attirer les mères de ces jeunes animaux, sur lesquelles ils ne manque pas de se jeter.

On voit cet animal s'introduire jusque

dans la ville du Cap, et ramasser dans les rues des os, des nerfs, des tendons, des cartilages, et généralement tout ce que les bouchers jettent devant leurs portes : par là il rend un service signalé à la ville, qu'il approprie, en la débarrassant de semblables ordures.

LA CIVETTE.

La Civette est originaire des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie : on la trouve aussi aux Indes, tant orientales qu'occidentales. Elle saute comme le chat et avec sa légèreté, court comme le chien, et aboie comme lui. Cet animal a le corps long et les pieds bas, son poil est court sur la tête et sur les pattes, beaucoup plus long sur le reste du corps. A ce long poil, qui est dur et rude,

un autre est entremêlé, mais plus court, plus doux, et frisé comme de la laine.

Une même couleur, le gris brun, paraît être principalement celle des Civettes, quand on les voit de loin; mais en les examinant de près, on remarque que les longs poils sont de trois couleurs, et forment des taches et des bandes, les unes noires, les autres blanches, et les autres roussâtres. Les quatre pieds sont noirs, de même que le ventre et le dessus de la gorge. Leurs yeux sont aussi brillans que ceux des chats, qui éclairent la nuit : elles ont les dents fortes et tranchantes, les ongles faibles et peu aigus.

La Civette est d'un caractère un peu féroce; elle vit de chasse, de pêche, de rapine, saisit les petits animaux, la volaille, les oiseaux : à défaut de proie elle se nourrit de graines, de racines. Elle habite les montagnes arides et les sables brûlans.

Le nom de Civette lui vient d'une liqueur épaisse et huileuse qu'on trouve à cet animal, dans une poche, ou sac placé au-dessous de l'anus, ou bien on a donné à ce parfum le nom même de l'animal : cette liqueur est d'une odeur fort agréable, et d'une grande utilité pour les parfumeurs; les mâles et les femelles en ont également : celle des mâles est plus aromatique et d'une odeur plus forte. On ignore, jusqu'à présent, l'usage qu'en peuvent faire ces animaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand cette poche est trop pleine, ils en sont incommodés et s'en débarrassent par l'action de deux muscles placés aux deux côtés de cette poche.

On présume que cette liqueur vient du sang; car on a remarqué qu'il n'aboutissait à ce réservoir que des extrémités de veines et d'artères, comme dans les mamelles de toutes les femelles.

La Civette, quoique originaire des pays chauds, peut cependant vivre sous un climat tempéré ; mais elle ne peut y engendrer. Il faut la tenir chaudement en hiver ; exposée au froid, elle paraît en souffrir, mais elle est plus douce ; dans son état sauvage elle est très-farouche, et ses morsures sont dangereuses.

On prend les Civettes aux pièges et dans des trapes ; c'est ordinairement en été, lorsque les bois sont couverts de feuilles : on les enferme dans des cages étroites. Pour nourriture on leur donne de la chair fraîche bien hachée.

On voit quantité de ces animaux en Hollande, et c'est de ce pays, en grande partie, que la France et l'Angleterre tirent leur parfum de Civette. Les Hollandais, à raison du produit qu'ils en retirent, ont soin de les bien nourrir, et tâchent d'exciter leur appétit par la variété des mets, sachant, d'expérience,

que la liqueur devient plus abondante, plus exquise et plus rafinée; ils leur donnent de la chair cuite et crue, de la soupe, du lait, de la volaille, du ris, des œufs hachés, du poisson. Pour en retirer le produit, ils agitent l'animal avec un bâton, jusqu'à ce qu'ils se retire dans un coin de sa cage : on lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux ; l'animal se roidit en pressant la cage de ses deux pieds de derrière. On le prend dans cette posture pour lui passer, au-dessous du ventre, un bâton qui le rend immobile ; il est aisé alors de faire entrer une petite cuillère dans l'ouverture du sac, et pressant un peu la membrane, on en fait sortir l'odeur qu'elle contient : on la met dans des vases que l'on a soin de tenir bien bouchés. Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matière n'est pas assez abondante ; on y revient

seulement une fois ou deux en trois jours.

Dans les premiers momens, cette liqueur est d'un blanc grisâtre, mais elle prend bientôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce et agréable à quelque distance, mais trop forte de près ; aussi les parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges. Toutes les parties du corps de l'animal en sont imprégnées ; leur poil en est imbu ainsi que la peau, et conservent long-temps l'odeur.

Si on irrite la Civette de manière à la faire suer, sa sueur recueillie est odorante, et sert à falsifier le vrai parfum, ou du moins à en augmenter le volume. La Civette faite à Amsterdam, est préférée, par nos commerçans, à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui est ordinairement moins pure. Celle qu'on tire de Guinée, serait la meilleure de

toutes, si les Nègres ne la falsifiaient en y introduisant des drogues odoriférantes.

LE ZIBET.

Le Zibet, ainsi que la civette, se trouve dans l'Afrique et dans l'Asie ; il est plus commun et plus particulier aux Indes orientales et en l'Arabie. Il produit, comme la civette, une odeur que l'on nomme, dans l'Orient, *Zibet*, qui, en arabe, signifie parfum, et qui est le même que la civette ; aussi ne le connaît-on pas en France sous un autre nom.

Cet animal diffère de la civette, en ce qu'il a le corps plus alongé et moins épais, le museau plus délié, plus plat et un peu plus concave à la partie supérieure. Il a aussi les oreilles plus élevées et plus larges, la queue plus longue et mieux marquée de taches et d'anneaux,

le poil beaucoup plus court et plus mollet, et égal par-tout. Enfin, il n'a point de noir au-dessous des yeux, ni sur les joues : c'est en quoi il est principalement distingué de la civette.

LA GENETTE.

Comme on est venu à bout en Espagne et à Constantinople, d'apprivoiser les Genettes, on les a appelées *Chats d'Espagne*, *Chats de Constantinople* : ces animaux n'ont cependant rien de commun avec les chats, si ce n'est l'art d'épier et de prendre les souris.

Les Genettes sont bien plus petites que la civette et le Zibet ; elles ont le corps alongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux et mollet, d'un gris cendré, brillant et marqué de taches noires, rondes et séparées

sur les côtés du corps, mais qui se réunissent de si près sur le dos, qu'elles forment des bandes noires continues, qui s'étendent tout le long du corps; la queue est aussi longue que le corps, c'est en quoi elles diffèrent davantage des civettes et du zibet, qui ont la queue beaucoup plus courte que le corps.

La Genette a sous la queue, et dans le même endroit que les civettes et les zibets, un sac dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais faible, et dont l'odeur ne se conserve pas long-temps. Elle est un peu plus grande que la *fouine*, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps aussi bien que par le naturel et par les habitudes : seulement il paraît qu'on apprivoise plus aisément la Genette.

Cet animal se trouve dans le levant de l'Espagne, et en France, dans les départemens de l'Aveyron, de Maine et Loire

et autres pays méridionaux ; il n'habite que les endroits humides et le long des ruisseaux : l'espèce n'en est pas nombreuse pendant l'hiver. Il se retire dans des terriers, à-peu-près comme les lapins.

Au cap de Bonne-Espérance, on appelle un animal semblable *Chat musqué*, mais son poil est plus blanc.

La peau de cet animal faisait autrefois chez nous une fourrure légère et très-jolie ; mais, depuis que d'honnêtes fourreurs ont fait peindre des peaux de lapins gris dans la forme des Genettes, la mode des manchons qu'on en faisait, s'est passée.

LA FOSSANE.

La Fossane ressemble beaucoup à la genette par la couleur du poil et par quelques autres rapports. Cependant elle est beaucoup plus petite, et n'a pas, comme la genette, une poche odoriférante : elle ne peut donc être confondue avec cet animal. C'est donc sans fondement qu'on la nomme *Genette de Madagascar*. Son caractère est celui de la fouine, dont elle a les mœurs. Elle est facile à apprivoiser, mais elle reste toujours un peu féroce, préfère les fruits à la viande, et se jette avec voracité sur les *Bananes* (1).

(1) La *Banane* est un fruit des pays chauds, du volume et de la forme de nos concombres, dont la chair est moëleuse et d'un goût agréable. Les habitans de Grenade en font une espèce de pain.

4

3

2

1

1 le Lapin d'Angora. 2 le Lievre, 3 le Furet. 4 la Fouine.

Delignon Sculp.



LE LIÈVRE.

Tout le monde connaît le Lièvre, dont la femelle s'appelle ordinairement, non *Lièvresse* ni *Lièvrette*, mais *Hâse*; les petits, *Levrauts*. Cette race de petits animaux est répandue avec profusion sur la surface de la terre : s'ils y satisfont une partie de nos goûts sensuels par la bonté de leur chair, la chasse que nous en faisons nous procure aussi des plaisirs et un exercice salutaire.

Cet animal a la tête courte et ronde, la lèvre supérieure fendue dans le milieu; ses paupières sont trop courtes pour pouvoir couvrir commodément ses yeux et les fermer exactement dans le sommeil, ce qui a fait dire qu'il dormait les yeux ouverts : son œil est grand, saillant; il voit mieux de côté et même

en arrière que devant; ses oreilles sont longues, très-mobiles, propres pour entendre de loin le moindre bruit : il s'en sert aussi comme de gouvernail pour diriger la vélocité de sa course, qui est si rapide, qu'il devance aisément tous les autres animaux. Il a le cou étroit, les jambes de derrière pluslongues que celles de devant, ce qui lui donne plus de facilité pour monter que pour descendre; aussi, quand il est poursuivi, commence-t-il toujours à gagner les hauteurs. Il a la voix faible, on ne l'entend guère que lorsqu'il est pris ou blessé. Le dessous de ses pieds est velu comme le dessus; sa queue est extrêmement courte; il a tout le corps couvert d'un poil doux, épais, presque ras, varié d'un roux de gris et noirâtre, à la réserve du ventre qui est blanc; sa bouche est garnie de poils intérieurement.

Parmi les Lièvres, les uns habitent les montagnes, les autres les plaines, d'autres les lieux humides et marécageux; les Lièvres de montagnes surpassent les autres par la taille, par l'épaisseur de leur poil et leur ton rembruni, ainsi que par la bonté de leur chair; ceux des plaines excellent par la légèreté et la vîtesse de leur course; enfin ceux des marécages sont les plus paresseux et les plus méprisés, parce qu'ils passent pour être sujets à la ladrerie; aussi cette viande, comme celle du porc, est-elle défendue aux Mahométans et aux Juifs?

La durée de la vie de ces animaux est de sept à huit, et même dix ans; on attribue une plus longue vie aux mâles. Les deux sexes se nourrissent de grains, de plantes aromatiques, tels que la marjolaine et le serpolet : ils trouvent aussi de leur goût toutes sortes de plantes

laiteuses, comme chicorée, laitue sauvage, laiteron, choux, légumes, fruits, grains en herbes, trèfle, luzerne, etc. A leur défaut, quand la terre est couverte de neige, ils rongent les écorces d'arbres et d'arbrisseaux, notamment dans les pépinières où ils font quelquefois beaucoup de dommage, si on n'a pas la précaution de revêtir de paille la tige des jeunes arbres.

Le Lièvre est naturellement peureux, le bruit d'une feuille qui tombe ou que le vent agite, le met en alarmes : son instinct ne le porte pas à faire un terrier qui lui servirait de retraite dans le mauvais temps, ou lorsqu'il est poursuivi; sa seule ressource, dans ce cas, consiste seulement à se blottir entre deux mottes de terre, ou simplement dans un sillon ; étant de la couleur de la terre, il échappe quelquefois; mais plus souvent il ne doit son salut qu'à son caractère

inquiet et défiant, à la finesse de l'organe, de son ouie et à la rapidité de sa course.

On a vu des Lièvres employer quelques ruses, telles que de partir du gîte, dès qu'ils entendaient le cor de chasse, aller se jeter dans un étang et se cacher au milieu des joncs; d'autres, après avoir été courus des chiens, faisaient un saut et allaient se cacher dans le tronc d'un arbre; d'autres enfin, après avoir été poursuivis long-temps, entraient par-dessous la porte d'une bergerie et se tenaient parmi le bétail : ces finesses chez eux sont très-rares, les vieux seuls en sont capables; car, pour l'ordinaire, lorsqu'ils sont poursuivis, ils se contentent de courir rapidement, et ensuite de tourner et retourner sur leurs pas : leurs courses se dirigent toujours contre le vent, et jamais du côté opposé.

En général, presque tous ces animaux

qu'il a l'odorat et la vue mauvais, soit enfin qu'il se fie sur la rapidité de sa course. Lorsque le chasseur l'a couru quelque temps pendant un soleil clair et brillant, ceux qui en ont l'habitude, ne perdent jamais le Lièvre de vue; ils s'en aperçoivent à une petite fumée ou vapeur qui s'échape de son corps lorsqu'il a chaud.

L'hiver le Lièvre se gîte à l'abri du nord, dans les bois, où il se trace des passages dans les lieux fourrés et les plus épais. L'été il se met à l'abri du midi, dans les bleds; lorsqu'ils sont grands, il y établit son gîte; et du lieu où il s'est fixé il pratique à l'entour plusieurs petites avenues, par lesquelles il peut fuir librement, parce qu'il coupe et abat quelques épis. Les chiens que l'on emploie pour la chasse de ces animaux, sont les chiens d'arrêt, pour les arrêter; et les levriers et chiens coureurs, pour

les poursuivre et les forcer quand ils sont lancés.

La Hâse, ou femelle du Lièvre, est très-féconde, non par la quantité qu'elle engendre, car elle ne met bas que deux ou trois, et au plus quatre petits à la fois; mais par la fréquence de ses portées, dont la durée n'est que de trente à trente-un jours. Leurs petits ont les yeux ouverts en naissant; ils sont allaités par la mère pendant vingt jours, après quoi ils s'en séparent d'eux-mêmes, et vont chercher leur nourriture. D'abord ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés, quoique cependant ils vivent solitairement, et se forment chacun un gîte à une petite distance. Ils ont pris tout leur accroissement en un an.

C'est pendant la nuit que les Lièvres mangent, se promènent : on les voit au clair de la lune jouer ensemble,

sauter, courir les uns après les autres; entendent-ils le moindre bruit, ils fuient chacun de leur côté. Ils dorment tout le jour, à moins qu'ils ne soient dérangés.

Les Lièvres ne sont pas aussi sauvages que leurs mœurs et leurs habitudes paraissent l'indiquer. On les apprivoise aisément, on les rend même caressans; mais ils ne s'attachent jamais assez pour devenir domestiques. D'ailleurs il est prouvé que l'esclavage est contraire à leur tempérament; car ils engraissent trop et meurent; au lieu que dans leur état sauvage, ils sont toujours maigres et leur viande beaucoup meilleure.

Les Lièvres sont à-peu-près répandus dans tous les climats; il y en a dans les quatre parties du monde: ceux des pays chauds sont en général plus petits, ceux du nord plus gros. On a remarqué que le froid les faisait blanchir l'hiver, et

qu'ils reprenaient leur couleur fauve pendant l'été. Quand ils sont vieux ils deviennent blancs, même dans nos pays; mais on en trouve peu, parce qu'ils ont tant d'ennemis, qu'il est rare qu'ils jouissent du petit nombre de jours que la nature leur a comptés. Ses ennemis sont l'homme, les loups, les renards, les ducs, les buses, les aigles, et généralement tous les oiseaux de proie.

La chair du Lièvre est un des mets recherchés parmi nous; son sang même est très-bon à manger, et passe pour le plus doux de tous les sangs : il dissipe les taches de rousseur et les boutons du visage.

Le poil de ces animaux entre dans la fabrique des chapeaux fins, comme celle du lapin. Le nud de cette peau sert encore à faire de la colle pour les peintures en détrempe.

LE LAPIN.

Le Lapin, entre tous les animaux, est celui qui ressemble le plus au lièvre; il n'y a pas même dans la nature deux êtres aussi semblables entr'eux, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur : cependant, il est reconnu que malgré cette forme apparente, ils sont d'une espèce bien distincte. La première différence, et qui est la plus essentielle, consiste en ce que ces animaux, soit dans l'état sauvage, soit dans l'état domestique, n'ont jamais produit ensemble. Il est d'expérience, (et cet essai a été fait par Buffon lui-même) que si on enferme dans la même cabane, un lièvre et une Lapine, ou un Lapin avec une hâse, le plus fort tue l'autre. Indépendamment

de cette espèce d'antipathie, il existe encore d'autres différences : le lièvre paraît être originaire des climats froids ; le Lapin, des pays chauds ; l'un est toujours d'une même couleur, le Lapin au contraire varie beaucoup : sa couleur la plus commune est le gris fauve, pour les sauvages, mais les domestiques que l'on nomme *Clapiers*, du nom du *lieu où on les nourrit*, sont tantôt d'un gris foncé, tantôt blancs, tantôt noirs, tantôt enfin de deux ou trois couleurs. Les Lapins noirs sont les plus rares, il y en a beaucoup de tout blancs.

Nous avons dit que le lièvre avait bien peu d'instinct ; le Lapin au contraire en a beaucoup, sur-tout pour se soustraire aux yeux de l'homme, son principal ennemi ; les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour, et où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard et du

l'oiseau de proie ; il y habite avec sa famille en pleine sécurité ; il y élève et y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois ; il ne les fait sortir de leur retraite, que quand ils sont assez forts, assez résolus pour éviter par eux-mêmes tous les inconvéniens du bas âge.

La Lapine est très-féconde ; elle porte 30 jours : à ce terme elle met bas 7 à 8 petits, quelquefois plus. Sa fécondité est, comme on le voit, double de celle de la hâse pour chaque portée, indépendamment de ce qu'elle se répète tous les mois. Quelques jours avant de mettre bas, la Lapine se creuse un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais tortueux, au fond duquel elle pratique une petite rotonde ; après quoi elle s'arrache sous le ventre une assez grande quantité de poils dont elle fait une espèce de lit pour y déposer ses petits.

Durant les deux premiers jours, cette tendre mère ne quitte pas ses petits; elle ne sort que lorsque le besoin la presse, et revient dès qu'elle a pris de la nourriture; pendant ce peu de temps elle mange beaucoup et fort vîte.

Tant que la mère allaite ses petits, elle prend toutes les précautions possibles pour que le mâle ne puisse entrer dans le terrier qu'elle a elle-même pratiqué; mais les vingts jours étant expirés et les petits tous sévrés, il se fait une espèce de fête pour leur première sortie : la mère prend les petits à l'entrée du terrier ; le Lapin mâle, son fidèle compagnon, reçoit sa petite famille; il les prend entre ses pattes, lustre leur poil, leur lèche les yeux, à tous en particulier et chacun à leur tour. La connaissance faite, le père est respecté, on lui obéit, non-seulement parce qu'il est le chef de la famille, mais

encore parce qu'il veille sans cesse à la sureté commune. Au moindre danger il lève les oreilles, frappe du pied, et aussitôt chaque *Lapreau* (c'est ainsi qu'on nomme ces petits), se retire dans sa retraite. On a remarqué dans les Lapins domestiques, que, lorsque la mère était vieille, il lui arrivait de manger ses petits.

Le Lapin vit 8 à 9 ans. Comme la plus grande partie de sa vie se passe dans le terrier, où il est en repos et tranquille, il prend un peu plus d'embonpoint que le lièvre; sa chair est aussi différente par la couleur et par le goût; celle des jeunes Lapreaux est très-délicate, au lieu que celle des vieux Lapins est toujours coriace.

La nourriture ordinaire de ces animaux est la même que celle du lièvre: ils ne boivent jamais, craignent et fuient les endroits marécageux: l'hiver,

s'il survient un débordement, ils grimpent aux arbres, et se nourrissent de l'écorce; ils se tiennent dessus jusqu'à ce que les eaux soient retirées. Ils fuient l'odeur du soufre, aussi l'emploie-t-on pour les éloigner des bleds qui commencent à pousser, et des vignes qui sont en bourgeons.

A cet effet, on trempe des bâtons de saule fort menus et fort secs dans du soufre fondu, on les fiche en terre par l'autre bout tout le long des bords de la pièce qu'on veut conserver; il suffit qu'ils soient à six pieds l'un de l'autre, puis on y met le feu; les Lapins, qui haïssent l'odeur du soufre, n'approchent point de la pièce ensoufrée; et comme l'odeur dure 4 ou 5 jours, il n'y a qu'à recommencer de 4 en 4 jours, jusqu'à ce que le bourgeon de la vigne et le bled soient hors de danger.

Comme ils sont originaires des pays

chauds, la chaleur leur est favorable et le froid contraire : aussi, autrefois les grands seigneurs, dans le temps où la terre se trouvait couverte de neige, afin de conserver les plaisirs de leur chasse, avaient-ils coutume de faire jeter dans les campagnes des bottes de luzerne pour la nourriture de ces animaux, dont beaucoup auraient péri sans ce secours.

Le gibier autrefois était fort abondant et même beaucoup trop, puisqu'il est prouvé qu'il détruisait près d'un quart des récoltes dans les campagnes, indépendamment du terrein qui avoisinait les bois, et que l'on était obligé de laisser inculte; mais c'étaient les plaisirs de nos potentats, de nos seigneurs. S'ils ont joui de ce privilège exclusivement, ils ont payé bien cher l'abus qu'ils en ont fait. N'était-il pas affreux qu'un pauvre habitant de la campagne, qui voyait manger sa récolte par les Lapins, ne pût en

tuer sans encourir la peine des galères? Mais oublions cette tyrannie, oublions les temps désastreux qui en ont été la suite, et livrons-nous à l'espoir où nous sommes de vivre sous un gouvernement sage et juste, qui a calmé nos dissentions intestines, qui nous procure une paix universelle, et nous montre déjà l'aurore d'un beau jour.

La peau du Lapin s'emploie aux mêmes usages que celle du lièvre. Depuis quelques années, au détriment des chapeliers, les fourreurs et les bonnetiers ont trouvé le moyen de faire des gants et des bas de poils de Lapin, la dépouille de ceux dits d'*Angora*, est celle qu'ils préfèrent, parce que ses poils sont plus longs et plus soyeux; le Lapin dit *le Riche*, est recherché par les fourreurs à cause de son poil qui est d'un petit-gris fort joli, et qui paraît d'un gris argenté.

LE TAPETI.

Le Tapeti est un animal sauvage du Brésil et autres pays de l'Amérique; il ressemble à nos lièvres par la grandeur et par le poil, qui cependant est un peu plus foncé : la seule différence qu'on y trouve, c'est qu'il n'a point de queue du tout : du reste même manière de vivre, même fécondité et même qualité pour la chair, qui est aussi bonne à manger. Il habite les champs ou les bois, comme le lièvre, sans se creuser un terrier. Les bêtes sauvages font la guerre à ces quadrupèdes, en détruisent beaucoup et les empêchent ainsi de se trop multiplier.

LE TOLAI.

Cet animal, que l'on voit dans les terres voisines du lac Baikal en Tartarie, ne paraît être que notre lapin, un peu changé par la variété du climat ; il n'en diffère et n'est remarquable que par sa longue queue.

LE VISCACHA ou VISCAQUE.

Le Viscaque est une espèce de lapin du Pérou, qui a la queue aussi longue que celle du chat ; sa couleur est le gris-blanc ou cendré ; il est petit et point sauvage ; il habite les montagnes couvertes de neige : les habitans du pays en filent le poil, qui est doux et soyeux. On en fait des étoffes précieuses ; les

gens riches seuls peuvent y mettre le prix pour les porter. Du reste, le Viscaque et le tolai sont deux animaux si étrangers pour nous, que nous ne les connaissons, pour ainsi dire, que de nom, et souvent d'après des voyageurs qui, parce qu'ils ont été loin, se plaisent quelquefois a raconter des fables; certains, pour ainsi dire, que leur vie se passera avant qu'ils puissent être démentis.

LES GERBOISES.

Les Gerboises sont des animaux singuliers pour la forme, qui approche cependant beaucoup de celle du lapin : il y en a de différentes espèces dont nous parlerons plus bas, en faisant connaître les différens noms sous lesquels elles sont connues, et les divers pays qu'elles habitent.

Le caractère général des Gerboises est remarquable par la très-grande disproportion qui se trouve entre leurs jambes de derrière et celles de devant ; celles-ci n'étant pas si grandes que les mains d'une taupe, et les autres ressemblant, pour ainsi dire, aux pieds d'un oiseau ; leurs longues oreilles, leur nez et leurs jambes nues, et couleur de chair, aident à les reconnaître.

Ces animaux sont d'un naturel doux, ou plutôt indifférent, ils ne s'apprivoisent qu'à un certain point : on dirait à les voir marcher sur leurs jambes de derrière, qu'ils sont montés sur des échasses ; ils marchent debout comme les oiseaux, et semblent par là indiquer la nuance qui sépare les quadrupèdes des oiseaux.

Leurs pieds de derrière ont depuis trois jusqu'à cinq doigts, celui du milieu est un peu plus long que les deux autres, et tous sont garnis d'ongles ; leur queue

est beaucoup plus longue que leur corps, et couverte de poils rudes ; ils s'en servent comme d'un gouvernail pour ne pas se blesser dans les grands sauts qu'ils font : ils tombent d'abord sur la pointe et s'abaissent ensuite petit à petit; de cette manière ils se trouvent toujours sur leurs pattes. Leurs pattes de devant sont comme des mains, ils les emploient à porter à leur bouche ce qu'ils veulent manger : ils se tiennent ordinairement droits sur leurs pieds de derrière, et cachent ceux de devant dans leurs poils, en sorte qui'ls ne paraissent pas en avoir. Lorsqu'ils veulent aller d'un lieu à un autre, au lieu de marcher ils sautent légérement et très-vîte.

On a cru remarquer que les Gerboises ne dormaient que le jour, et jamais la nuit. Elles mangent du grain et des herbes comme les lièvres, ne boivent jamais, et se creusent des terriers comme les

lapins et en beaucoup moins de temps ; elles y font un magasin d'herbes sur la fin de l'été, et dans les pays froids elles y passent l'hiver et y restent engourdies.

Buffon distingue quatre sortes de Gerboises : 1.° le *Tarsier*; 2.° le *Gerbo* ou *Gerboise* proprement dite ; 3.° l'*Alagtaga* ; 4.° le *Daman* ou *Agneau d'Israël.*

Le *Tarsier* tire son nom des os de la partie supérieure du tarse ou cou-de-pied, qui sont d'une grandeur demesurée ; il n'est pas plus gros qu'un rat ; il est couvert d'un poil frisé, long et doux au toucher, d'une couleur fauve foncée sur le dos, la croupe et le ventre, et un peu plus clair sur le reste du corps ; il a la queue prodigieusement longue et garnie de grands poils à son extrémité, ses yeux sont très-ouverts, ses oreilles sont droites, larges et ouvertes, il a enfin cinq doigts à tous les pieds. Il habite les

îles les plus éloignées de l'Océan indien : on le nomme *Podie*, en langue du pays. Du reste il est fort rare.

Le *Gerbo* ou la *Gerboise* proprement dite, diffère du Tarsier, en ce qu'il n'a que 4 doigts aux pieds de devant et 3 à ceux de derrière ; du reste, même conformité : il y en a de grands et de petits.

Cet animal habite la Circassie, l'Egypte, la Barbarie, l'Arabie ; on en trouve aussi au Cap de Bonne-Espérance, que l'on appelle *Lièvre-sauteur*, et les grands, *Kanguroo*. On en voit un au Cabinet du Muséum d'histoire naturelle : il a la tête faite comme celle du lapin, mais les yeux plus grands et les oreilles plus courtes, quoique hautes et amples relativement à sa taille ; son museau est court et épais, l'ouverture de sa gueule est petite, le dessus de la tête et le dos sont couverts d'un poil roussâtre, le reste est blanc.

L'*Alagtaga* est plus petit qu'un lapin, il a le corps plus court, les oreilles minces et transparentes, ses dents sont comme celles des rats, son corps est fort large en avant et presque rond en arrière; sa queue, qui est moins grosse qu'un petit doigt, est couverte en grande partie de poils courts et rudes : il est commun en Tartarie, sur le Volga et jusques en Sibérie; il aime les pays froids et fertiles, tandis que le Gerbo préfère les pays chauds et sabloneux. L'Alagtaga se pratique sous terre des terriers tortueux et obliques, en fouillant avec son museau, rongeant avec ses dents les racines des arbres qui s'opposent à son passage, en repoussant derrière lui la terre qu'il détache; ce qui forme, à l'entrée de son terrier, de longues traînées qui indiquent, étant fraîches, la présence de cet animal.

Le *Daman* ou *Agneau d'Israël*, est

commun dans la Syrie et dans la Phénicie : c'est une bête innocente, qui ne fait point de mal, et qui ressemble, pour la taille et pour la figure, au lapin ordinaire, dont la mâchoire est intérieurement disposée de même : un caractère très-distinct, c'est qu'il n'a point du tout de queue ni d'ongles. C'est son extrême douceur qui lui a fait donner le nom d'*Agneau d'Israël*. Son poil est plus brun que celui du lapin; il a les yeux plus petits et la tête plus pointue : il ne diffère donc du lapin que par ses longues pattes de derrière, ce qui le fait mettre au rang des Gerboises. Quoiqu'il se cache quelquefois dans la terre, sa retraite ordinaire est dans les trous et fentes des rochers. Sa chair passe pour être bonne à manger.

On voit, par ce que nous venons de dire ci-dessus, que les naturalistes et les voyageurs ne sont pas d'accord entre

eux sur le genre auquel appartiennent précisément les Gerboises : sont-elles des espèces de lièvres, de lapins, de taupes, de rats, d'écureuils, de singes ? car elles tiennent de tous ces animaux ; c'est ce qui n'est pas encore décidé. Pour nous, nous nous sommes contentés d'extraire ce que les meilleurs naturalistes en ont dit, sans prétendre, en aucune manière, rien décider sur cette matière, qui est d'ailleurs au-dessus de la portée des jeunes gens, à qui cet ouvrage est principalement destiné.

LA ZIBELINE.

Les Zibelines se trouvent en Sibérie et en Russie ; elles habitent les endroits marécageux, les forêts les plus épaisses, les bords des fleuves, et fuient l'ardeur du soleil, qui influe, dit-on, sur la cou-

leur de leur poil. Elles sont très-lestes et très-agiles; sautent légérement d'arbres en arbres. Au moyen de cette légèreté et de leurs ongles très-aigus, elles ne manquent presque jamais les proies qu'elles poursuivent. Les rats, les oiseaux, les écureuils, les belettes, les hermines, et sur-tout les lapins et les lièvres sont des morceaux friands pour elles.

Dans le temps des fruits, la Zibeline se nourrit de graines de pin, de sorbier et de fruits sauvages: on la voit quelquefois se jeter à l'eau pour manger le poisson. Elle n'est guère plus grosse qu'un écureuil; comme lui, elle se dresse souvent sur ses pieds de derrière.

Cet animal, inquiet et remuant pendant la nuit, est paisible le jour. Après s'être repu, il lui prend un assoupissement tel, qu'on peut le prendre, le secouer, le piquer, le pincer sans qu'il se réveille, et cette insensibilité dure plus

d'une heure. Sa retraite ordinaire est des trous ou des creux d'arbres. Il y reste 12 heures de jour hiver et été, et le reste du temps, il va chercher sa nourriture : on prétend même que, dans les temps de neige, il reste quelquefois trois semaines sans sortir.

Les femelles construisent leurs nids dans des troncs de vieux arbres couverts de mousse, ou bien sous leurs racines; elles le forment de branches d'arbres, de gazon sec et de mousse. Elles mettent bas vers le commencement d'avril trois et jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant 30 ou 40 jours.

La fourrure des Zibelines est des plus estimée ; on la reconnaît facilement, parce que c'est la seule espèce de fourrure dont le poil, poussé à rebours, puisse se lisser également d'un côté que de l'autre ; la couleur n'est pas la même en tout temps ; l'été, elle est d'un jaune

brun, et l'hiver, d'un brun noir : ces dernières sont les plus estimées.

La chasse des Zibelines se fait par des criminels déportés en Sibérie, auxquels se joignent quelques soldats qu'on y envoie exprès ; ils y demeurent ordinairement plusieurs années. Les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures, à laquelle ils sont taxés.

Les habitans de la Sibérie, à raison du bon produit des peaux de Zibelines, se réunissent au nombre de 30 à 40, dans la morte saison, pour entreprendre une chasse. Ils y vont en canots, traînés par des rennes; ils font des provisions pour trois ou quatre mois, se choisissent un chef qui, arrivé au lieu du rendez-vous convenu, ainsi que tous les chasseurs, les divise par bandes, et leur assigne chacun un quartier.

On écarte la neige dans les endroits

marqués pour dresser des pièges; chaque chasseur en dresse vingt par jour. Pour établir ce piège, on choisit un petit espace auprès des arbres ; on l'entoure, à une certaine hauteur, de pieux pointus, et on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans. On y laisse une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre, qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois. La Zibeline venant toucher l'appât qu'on y a mis, la poutre aussitôt fait la bascule et la tue. On a coutume de mettre pour amorce de la viande crue ou du poisson. On porte toutes ces Zibelines assommées au chef choisi.

Si les Zibelines ne se prennent pas aux pièges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'à son trou, tend un filet, qui est très-long et très-haut, tout autour du trou, et se tient quelque-

fois deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien. Lorsque la Zibeline sort de son terrier, elle manque rarement de se prendre; et quand elle est bien embarrassée dans le filet, les chiens l'étranglent. On est quelquefois obligé d'allumer du feu et de faire de la fumée à l'entrée du trou, pour faire sortir l'animal.

Si elles montent sur les arbres, on les tue à coups de flèche, dont la pointe est obtuse, pour ne pas endommager la peau, ce qui lui donnerait beaucoup moins de valeur.

La chasse finie, on regagne le rendez-vous général au jour indiqué pour le départ; et on se rembarque aussitôt que les rivières sont devenues navigables par le dégel.

L'HERMINE ou LE ROSELET.

L'Hermine est un petit quadrupède, dont le corps est fluet, très-alongé et les jambes courtes ; la couleur de son poil est ordinairement d'un blanc éblouissant, il a seulement le bout de la queue noir, et dans cet état, il garde le nom d'Hermine ; mais en été, comme la partie supérieure du corps devient rouge, on lui donne le nom de *Roselet*; le reste demeure blanc, et le bout de la queue toujours noir.

La patrie de cet animal est le nord ; il est rare en France, et commun au cap de Bonne-Espérance, et sur-tout en Arménie, d'où lui vient vraisemblablement le nom d'Hermine. Il se retire dans des cavernes ou dans des monceaux de pierre : c'est de cette retraite

qu'il fait la guerre aux rats, aux taupes et aux souris, qu'il prend aussi lestement qu'un chat.

Comme l'Hermine aime les œufs, elle passe quelquefois à la nage dans les îles voisines de sa retraite, pour aller chercher les nids des oiseaux de mer, qu'elle sait y abonder. Si par hasard il lui arrive de faire ses petits dans une de ces îles, et qu'ils ne soient pas encore en état de la suivre à la nage, lorsqu'elle veut regagner le continent, elle les embarque sur un morceau de bois, qu'elle dirige à l'autre bord avec son museau.

Quoique petit, le Roselet ne redoute ni l'ours, ni l'élan, ni l'aigle, dont il paraît être l'ennemi : il est vrai qu'il les prend en traître; car il profite de l'instant de leur sommeil pour s'élancer sur eux : aussitôt qu'il a saisi l'un ou l'autre de ces gros animaux, il ne quitte

pas prise que la perte de leur sang ne les fasse tomber expirans. C'est par l'oreille qu'il attaque l'ours et l'élan; il s'y attache si fort, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser; son agilité est si grande, qu'on peut à peine suivre de l'œil ses mouvemens.

Cet animal privé, car on vient à bout de le rendre familier, se nourrit d'œufs; si on lui donne de la viande, il a coutume de la laisser se corrompre avant que d'y toucher. La femelle est assez féconde; elle porte cinquante-six jours, met bas au bout de ce temps, jusqu'à cinq petits. Lorsqu'on veut avoir de ces animaux chez soi, il faut les tenir éloignés de l'endroit que l'on habite, parce qu'ils exhalent une odeur très-désagréable.

Les fourreurs recherchent beaucoup la peau des Hermines; ce qu'ils y trouvent de plus précieux, c'est le bout de

la queue. Dans le temps qu'il y avait des chanoines, le bas de leurs aumusses était ordinairement orné de ces queues, vraies ou fausses; on en ornait encore les pelisses des dames. Il est dommage que cette belle fourrure, par suite des temps, prenne une couleur jaunâtre, et qu'elle ne puisse, par aucun moyen, être rendue à sa primitive blancheur.

LA FOUINE.

La Fouine est un joli animal, qui fait sa demeure ordinaire dans des vieilles masures, dans les trous de murailles, ou dans des greniers à foin, dont l'espèce abonde dans les pays tempérés, qui est plus rare dans les climats chauds, et ne se trouve nullement dans les pays froids.

La couleur ordinaire du poil de la Fouine, est maron sur tout le corps, à

l'exception de la gorge qui est blanche; sa tête est petite et son museau pointu, ses dents ressemblent un peu à celles du chien, ses yeux sont saillans, ses oreilles courtes, larges et arrondies, sa queue est longue et revêtue de poils épais, ses pattes sont si courtes qu'elle a plutôt l'air de ramper que de marcher.

En général cet animal a l'œil vif, ce qui lui donne beaucoup de finesse dans la physionomie; il a les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens prestes; il saute et bondit plutôt qu'il ne marche, grimpe aisément contre les vieilles murailles, s'insinue dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poules, et dévaste ces endroits au point qu'il tue tout ce qui ne peut trouver le moyen de s'échapper. La Fouine prend aussi les rats, les souris, les taupes, et même les oiseaux dans leurs nids.

Les femelles font leurs petits dans les trous de muraille, dans des greniers au milieu de la paille et du foin, et quelquefois dans des troncs d'arbres; elles portent cinquante-six jours, autant de temps que les chats, et mettent bas de quatre à six petits, qui prennent toute leur croissance dans une année.

Ces animaux rendent des excrémens d'une odeur de musc; ils ont des vesicules qui contiennent une matière odorante, semblable à celle de la Civette, c'est ce qui rend leur chair désagréable.

A raison des divers climats qu'elle habite, il y a des variétés dans la Fouine: à Madagascar elle est plus petite, a le poil plus rougeâtre, la queue plus touffue et plus longue; celles de la Guyanne ont le museau plus alongé, et noir.

LA MARTE.

La Marte se confond souvent avec la fouine ; en effet, ces deux petits animaux se ressemblent presque en tout; cependant ce sont deux espèces bien distinctes, et qui diffèrent réellement entr'elles : l'une, la Marte, fuit les lieux découverts, habite le fond des bois, demeure sur les arbres, et ne se trouve en grand nombre que dans les pays froids ; la fouine, au contraire, comme nous l'avons dit ci-dessus, s'approche le plus qu'elle peut des habitations, s'établit dans de vieux bâtimens, et n'habite généralement que les climats tempérés ; la Marte a le poil de la gorge jaune, au lieu que, celui de la fouine est blanc.

Le poil de la Marte est plus fin, plus

fourni, et moins sujet à tomber que celui de la fouine; la Marte a la tête plus grosse et plus courte, les jambes plus longues, et par conséquent court plus aisément que la fouine.

La Marte est si commune dans le nord de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie, que l'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espèce qu'on y consomme et qu'on en tire. Il en existe en France dans nos grandes forêts; mais en général elles y sont aussi rares que la fouine y est commune.

La Marte parcourt les bois, grimpe au-dessus des arbres, vit de sa chasse, et détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, et autres petits animaux: l'hiver, comme le renard, elle attaque les ruches, et se nourrit de miel.

On chasse cet animal avec des chiens,

elle est très-adroite et très-agile à les éviter; bien différente de la fouine, qui, au premier aboiement d'un chien, se sauve dans son trou, la Marte se laisse approcher du chien, se fait long-temps suivre pour le lasser, et ne se décide à grimper sur un arbre, que lorsque le chien est si près d'elle, qu'elle court danger d'être saisie; alors elle ne gagne pas tout de suite les branches, elle se tient facilement sur la tige, d'où elle regarde dédaigneusement passer son ennemi; on la prend aussi avec des pièges.

La trace que ce quadrupède laisse sur la neige, paraît être celle d'une grande bête, parce qu'il ne va que par sauts et par bonds, et deux pieds à la fois.

La femelle porte autant de temps que la fouine, et met bas autant de petits; mais au lieu de faire son nid comme celle-ci, elle s'empare de celui qu'elle peut trouver; c'est ordinairement le

plus commode et le mieux construit : elle en chasse les animaux, comme écureuils, pies et autres quadrupèdes ou oiseaux à qui ils appartiennent ; elle se contente d'en élargir l'ouverture, si elle se trouve trop étroite pour elle.

La nourriture des petites Martes se fait d'œufs, d'oiseaux, que leur mère apporte : lorsqu'ils sont assez forts, elle les mène à la chasse avec elle.

En général les oiseaux connaissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la Marte, le même petit cri que lorsqu'ils voyent un renard, un loup, un chat sauvage, une belette, ou autres animaux carnassiers.

La fourrure de la Marte, principalement celle qui vient du Canada, est très-estimée ; la partie de leur peau la plus recherchée, est celle qui est la plus brune, et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue. La four-

rure de la zibeline, que l'on nomme ordinairement *Marte zibeline*, est aisée à distinguer, puisqu'elle est noire et beaucoup plus recherchée.

LE PUTOIS.

Le Putois est ainsi nommé à cause de l'odeur fétide qui s'exhale de son corps, et qui est produite par deux vésicules qu'il a près de l'anus, d'où il s'échappe une liqueur onctueuse, dégoûtante et très-puante : aussi l'appelle-t-on, avec raison, dans quelques pays, *le Puant*.

Cet animal ressemble à la fouine par son caractère, ses habitudes et son tempérament, ainsi que par la forme du corps, il est seulement un peu plus petit, il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais et

plus noir ; il a outre cela du blanc sur la tête et aux deux côtés du nez.

Comme la fouine, le Putois n'habite que les pays tempérés, il vit également à la ville et à la campagne : d'un côté il détruit le petit gibier, de l'autre les volailles ; c'est la nuit principalement qu'il exerce son brigandage ; sans bruit il grimpe dans les greniers, pénètre dans les basses-cours, s'insinue dans les colombiers, fait main-basse sur tout ce qu'il y trouve, suce les œufs, étrangle tout ; et quand il s'est bien repu, il tâche d'emporter le reste pièce à pièce, pour lui servir de nourriture, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion d'un nouveau pillage.

A l'approche des froids il abandonne les forêts, grimpe sur les toits, et va se loger dans les greniers ; au retour de la belle saison, il s'établit de nouveau dans les bois ; quelquefois il s'insinue dans

le terrier des lapins, en dévore le timide habitant qui se l'était creusé, et s'y loge. Une famille de Putois suffirait pour détruire une garenne : autrefois ce moyen bien simple eût été très-utile pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils devenaient trop abondans.

La femelle porte cinquante six jours; elle reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas trois, quatre ou cinq petits, qu'elle n'allaite pas long-temps, pour les accoutumer de bonne heure à vivre d'œufs, de sang et de cervelles : vers la fin de l'été toute la famille se répand dans la campagne.

Le Putois est difficile à prendre vivant, il échappe par son agilité : il n'y a pas de doute, que ce qui a empêché de l'apprivoiser, est l'odeur infecte qu'il répand ; c'est sur-tout lorsqu'il est échauffé et irrité, qu'il exhale cette

odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair.

La peau de cet animal, quoique bonne, est à vil prix : on ne peut en faire usage, parce qu'elle ne perd jamais son odeur naturelle, qui, comme nous l'avons dit, est insupportable.

LE CONEPATE.

Le Conepate est un animal du genre de la fouine et du putois; il habite le climat tempéré de la Nouvelle-Espagne, de la Caroline, de la Louisiane, et en général, dans toute l'Amérique septentrionale : les uns le nomment le *Putois puant*, d'autres, simplement le *Putois rayé*, parce qu'il est rayé.

Il a les mêmes inclinations que le putois, dont nous avons donné la description ci-dessus ; comme lui, il est ennemi

des oiseaux, brise les œufs, mange leurs petits, fait grand ravage dans les poulaillers, court et grimpe aux arbres pour échapper aux poursuites des chiens et des chasseurs : lorsqu'il se sent serré de trop près, il répand au loin une liqueur d'une odeur suffocante; qui avertit en même temps et chiens et chasseurs, cette liqueur, que quelques voyageurs ont prétendu venir de son urine qu'il lançait ainsi, ne provient réellement que d'une vessie, telle qu'on la voit dans la civette.

LE FURET.

Le Furet a beaucoup de rapports avec le putois et le conepate, il n'est cependant pas de la même espèce que ces animaux; un des principaux caractères

qui le distinguent, c'est que ceux-ci sont naturels aux climats tempérés ; le Furet, au contraire, est originaire des climats les plus chauds ; il ne pourrait subsister en France et dans les pays circonvoisins, si l'on n'en faisait un animal domestique, que l'on est obligé de tenir chaudement.

Cet animal donc nous vient des pays chauds : il est délié et souple, son œil est vif, son naturel colère, et cependant facile à apprivoiser et assez docile ; il sent mauvais, sur-tout quand on l'irrite : la couleur ordinaire de son poil est le jaune avec des teintes de blanc.

L'homme, assez ingénieux pour faire tourner à son profit l'instinct et l'industrie des animaux, a su tirer avantage du naturel carnassier du Furet : on le dresse à la chasse du lapin, quoique ce dernier soit quatre fois plus gros que lui, il l'arrête et l'étrangle ; son antipa-

thie pour ce malheureux animal est telle, que si vous montrez un lapin, mort ou vivant, à un jeune Furet qui n'en a jamais vu, il le saisit, le prend à la gorge et lui suce le sang.

Rien de plus amusant que la chasse du lapin avec un Furet. Voici comme cette chasse se pratique : on commence à chercher tous les trous d'un terrier, on les couvre chacun d'un filet ou poche, cette disposition faite, on lève une des poches pour faire entrer le Furet dans le terrier ; dès que les lapins le sentent, l'alarme est parmi eux, ils cherchent à se sauver et gagnent bien vîte les issues par où ils ont coutume de sortir ; mais ils se trouvent arrêtés par les bourses, ils font des sauts et des bonds, tels que, si les filets n'étaient pas bien fixes, ils s'échapperaient encore ; mais aussitôt que le chasseur en aperçoit un, il va le saisir.

Une précaution essentielle à prendre dans cette sorte de chasse, c'est de museler le Furet, parce que quand il ne l'est pas, il attrape le lapin, lui suce le sang, et après s'endort dans le terrier, d'un sommeil si profond, (car il dort naturellement beaucoup) que l'on ne le revoit de vingt-quatre heures, et que souvent même on le perd tout-à-fait. On a remarqué que ceux qui ne sont pas revenus ne se sont jamais multipliés, ni dans les bois, ni dans les champs, d'où on peut présumer, avec quelque fondement, qu'ils périssent pendant l'hiver.

La femelle est bien plus petite que le mâle, mais elle est très-ardente et très-vive en amour : elle fait deux portées par an, et quelquefois trois; la durée de sa gestation est de quarante jours; au bout de ce temps elle met bas de cinq à neuf petits.

On élève en France les petits dans des cages ou tonneaux, garnis de chanvre : la nourriture qu'on leur donne, est du pain, du lait et du son.

On croit le Furet originaire d'Afrique, d'où il fut transporté en Espagne ; on s'en est servi pour y détruire les lapins, qui s'étaient singuliérement multipliés dans ce pays qui paraît être leur climat naturel : on n'a pu se servir du putois comme du Furet, pour la chasse aux lapins, parce qu'il ne s'apprivoise pas aussi aisément.

LE VANSIRE.

Le Vansire est un animal que l'on trouve à Madagascar et dans l'intérieur de l'Afrique ; il ressemble beaucoup au furet par la conformation des pattes courtes, le corps effilé, le museau

alongé; la différence qui existe entr'eux, c'est que le Vansire a la queue beaucoup plus grande que le furet; on le distingue encore par la couleur de leur poil, le Vansire l'a d'un brun noirâtre.

On dit que cet animal se plaît beaucoup dans l'eau; lorsqu'on l'en a fait sortir, et qu'il peut trouver l'occasion de s'y replonger, il le fait avec un empressement extroradinaire.

LA MANGOUSTE.

LA Mangouste tient encore beaucoup du furet, on la nomme indistinctement *Rat de Pharaon* ou d'*Egypte*; mais elle est généralement plus connue sous la dénomination d'*Ichneumon*: tout son corps, excepté le ventre, qui est d'un roux jaunâtre, est couvert de poils variés de

noirâtre et de blanchâtre, assez rudes et souvent hérissés.

Cet animal est si commun en Egypte, et en même temps si joli, qu'on l'a rendu domestique comme un chat. Il est d'une grande utilité dans ces pays, et joint à la physionomie et à des yeux pleins de feu, l'agilité du corps; il est vif, courageux et hardi.

Dans l'état sauvage, il habite ordinairement le bord des eaux; si elles débordent, il gagne les hauteurs, s'approche des habitations, marche sans bruit, tantôt la tête haute et le corps élevé sur ses jambes, tantôt alongé comme un serpent. Il fait la chasse aux rats, aux grenouilles, serpens, lézards, souris, étrangle aisément un chat, ne redoute aucunement un chien; les volailles et tous les oiseaux ont en lui un ennemi redoutable.

La Mangouste, apprivoisée, devient

assez familière, les enfans peuvent jouer avec elle ; sa voix est douce ; quand elle la fait entendre, elle semble appeler les caresses, elle prend de l'humeur quand on l'irrite, et si on la frappe elle fait entendre un cri aigre ; le moindre vent l'incommode, elle ne peut supporter le froid ; lorsqu'elle en sent un peu le piquant, elle a l'habitude de se mettre en rond et de cacher sa tête entre ses cuisses.

Le mâle et la femelle ont une espèce de poche où se filtre une humeur odorante, et qu'ils ouvrent, dit-on, pour se rafraîchir lorsque la chaleur est extrême.

En Egypte, on leur accordait autrefois les honneurs divins, à cause des grands services qu'ils y rendent : ils déterrent dans le sable les œufs de crocodiles et les brisent, ils mangent même les petits ; ils attaquent les serpens venimeux : les morsures qu'ils reçoivent

dans les combats, ne leur font pas lâcher prise; on prétend qu'ils s'en guérissent eux-mêmes, soit par le secours d'une plante nommée *Ichneumon*, soit en se vautrant dans la boue.

Ceux qui desirent voir un Ichneumon aux prises avec un crocodile, peuvent aller au superbe jardin des Tuileries examiner, auprès du bassin octogone, la statue en marbre qui représente le Nil avec ses quatorze petits enfans : cette troupe d'enfans, placés les uns plus bas, les autres plus haut, sur la figure du Nil, qui est penché sur son urne, sont les symboles, non seulement de sa fécondité, mais aussi désignent les différentes crûes de ce fleuve, qui sont ordinairement de quatorze coudées.

LA LOUTRE.

La Loutre est une espèce d'animal qui, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples. On en trouve aussi dans l'Amérique septentrionale, qui ressemblent à celles d'Europe; leurs fourrures sont seulement plus noires et plus belles. Elles se rencontrent sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car elles ne peuvent habiter ni les sables brûlans, ni les déserts arides.

Ce quadrupède est naturellement habile pêcheur; il ne se creuse point de terriers, son asyle ordinaire est les fentes des rochers, et des trous pratiqués sous des racines de saules ou de peupliers. Ses pattes membraneuses et ses volumineux poumons lui donnent beaucoup

de facilité pour nager et rester quelque temps sous l'eau ; mais, comme il n'est pas amphibie, il est obligé de temps en temps de revenir à la surface, pour respirer.

Cet animal, auquel on doit faire une guerre continuelle, parce qu'il détruit beaucoup de poissons, est beaucoup plus gros que la fouine. Il a le museau large, les lèvres épaisses, de grandes moustaches formées par de gros crins bruns et blancs, les yeux petits, les oreilles courtes et arrondies, le dessus du corps est d'un brun plus ou moins foncé, et le dessous d'un gris blanc. Son cou est court et si gros, qu'il semble faire partie du corps; sa queue est grosse à l'origine, et pointue à l'extrémité.

Comme les animaux que nous avons décrits ci-dessus, tels que la marte, le putois, etc. la Loutre a une poche d'où découle continuellement une matière

blanchâtre, qui répand une odeur très-fétide.

Lorsque la Loutre veut prendre du poisson, elle commence à agiter les eaux pour faire fuir cette proie sur les bords; alors elle la prend très-facilement. A défaut de poisson, d'écrévisses, de grenouilles, de rats d'eau, elle se nourrit de jeunes plantes, et même de l'écorce des arbres; elle mange aussi l'herbe nouvelle au printemps.

La femelle met bas au printemps trois ou quatre petits; son nid est fait de bûchettes et d'herbes; elle en change souvent, parce qu'il devient infect et malpropre, à raison des carcasses de poissons qui lui servent de nourriture ainsi qu'à ses petits, et qu'elle y laisse. Au bout de deux mois environ, elle disperse ses petits, qui à cet âge sont en état de se passer d'elle.

Quelque jeunes qu'on prenne les pe-

tites Loutres, on les apprivoise difficilement; cependant on y a quelquefois réussi. Voici la manière d'élever cet animal : on l'attache d'abord avec soin, on le nourrit pendant quelques jours avec du poisson et de l'eau; ensuite on mêle de plus en plus dans cette eau, du lait, de la soupe, des choux et des herbes, et dès qu'on s'aperçoit qu'il s'habitue à cette espèce d'aliment, on lui retranche presque entiérement les poissons, et en leur place, on substitue du pain, dont il se nourrit très-bien. Enfin il ne faut plus lui donner ni poissons entiers, ni intestins, mais seulement des têtes. On dresse ensuite l'animal à rapporter, comme l'on dresse un chien. Lorsqu'il rapporte tout ce qu'on veut, on le mène sur le bord d'un ruisseau clair, on lui jette du poisson, qu'il a bientôt joint, et qu'on lui fait apporter, et on lui donne la tête pour récompense.

Un particulier, par le secours d'une Loutre ainsi dressée, prenait journellement autant de poissons qu'il lui en fallait pour nourrir sa famille. On a trouvé cet art en Suède, sur-tout autrefois, puisque l'histoire rapporte que les cuisiniers de ce pays avaient l'usage d'envoyer des Loutres dans les viviers, pour leur apporter le poisson dont ils avaient besoin. Quoi qu'il en soit, il est fort rare d'en trouver de dociles ; Buffon a tenté d'en apprivoiser ainsi, il n'a pu y réussir.

La Loutre ne mue guère; sa peau est une des meilleures fourrures que nous ayons, sur-tout celle d'hiver, parce qu'elle est plus brune. On mange sa chair, mais elle n'est pas excellente; elle se mange en maigre, et a un goût de poisson.

LA SARICOVIENNE.

La Saricovienne est une espèce de Loutre que l'on trouve en Amérique, sur les bords de la rivière de la Plata. Elle vit en société, se creuse une tanière sur les bords des fleuves, se nourrit de crâbes, de petits poissons, mange aussi de la farine de Manioc (1) délayée dans de l'eau. Son cri est à-peu-près le japement d'un jeune chien.

On croit cet animal d'une nature amphibie, parce qu'il vit plus dans l'eau

(1) Le *Manioc* est un arbrisseau de la plus grande utilité, aussi le cultive-t-on avec grand soin dans l'Amérique, où on en trouve. On mange ses feuilles hachées et cuites dans l'huile, on retire de sa racine desséchée une farine dont on fait du pain; on appelle ce pain de la *cassave*, et est d'un très-bon goût. Cette même racine fraîche est un poison mortel.

que sur la terre ; sa peau est mêlée de gris et de noir, aussi douce au toucher que le velours. Les jaguards et les couguards en tuent et en mangent beaucoup. Ils se tiennent à l'affût, et lorsqu'une Saricovienne passe, ils s'élancent dessus, la suivent au fond de l'eau, l'y tuent et l'emportent ensuite à terre pour la dévorer.

Comme la Saricovienne est parfaitement semblable à la Loutre d'Europe, pour les distinguer, les naturalistes l'appellent *Loutre marine.* Sa fourrure est extrêmement belle et presque généralement d'un plus beau noir que celle de la Zibeline; elle serait même préférée à cette dernière, si elle n'avait l'inconvénient d'être trop épaisse, et par conséquent trop pesante.

LA BELETTE.

La Belette est beaucoup plus petite que la fouine, la marte, le putois et le furet, mais elle leur ressemble par la figure; elle n'en diffère que par son poil, qui est plus court que le leur; et par sa couleur, qui est mêlée de jaune et de brun. Le dessous de sa gorge et son ventre sont blancs.

La Belette habite dans les greniers, dans les étables et sur-tout dans les trous en terre. Elle cherche avec avidité les pigeons, les poules, les cailles, les perdrix et leurs œufs. Elle tue les rats, les souris, les mulots, et autres animaux pareils, avec d'autant plus de facilité, qu'elle entre après eux dans leurs trous. Elle ne quitte un lieu bien approvisionné, que quand elle a consommé tout ce qui

LE BUFFON
DES ENFANS.

LIVRES DE FONDS

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Abrégé de la vie des plus illustres philosophes de l'antiquité, par *Fénélon*, 1 vol. *in*-12, portrait. 2 fr. 50 c.

Abrégé de l'Histoire universelle, par *Bossuet*, 2 vol. *in*-12. 5 fr.

Berquin (le) anglais, ou le nouvel Ami des Enfans, 4 v. *in*-18, ornés de 20 jol. fig. 5. fr.

Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses, 1 vol. *in*-12 avec figures. 2 fr.

Dictionnaire abrégé de la Fable, par *Chompré*, 1 vol. *in*-12, petit papier. 2 fr.

Education complète, ou *Abrégé* de l'Histoire universelle, par madame *Le Prince de Beaumont*, 4 vol. *in*-12. 6 fr.

Fables de la Fontaine, avec les notes de *Coste*, 2 vol. petit *in*-12, avec 25 fig. 4 fr.

— Les mêmes, sans figures. 2 fr.

Fables d'Ésope, 2 v. pet. *in*-12, av. fig. 2 f. 50 c.

Magasin (le) des Enfans, ou *Dialogues* d'une sage gouvernante avec ses élèves, par madame *Le Prince de Beaumont*, nouv. édit., ornée de 10 fig. et cartes, 4 vol. *in*-12. 5 fr.

Magasin (le) des Adolescentes, pour servir de suite au *Magasin des Enfans*, 4 vol. *in*-12, avec fig. 5 fr.

Magasin (le) des jeunes Dames, 6 v. *in*-12. 7 fr. 50 c.

Magasin (le) des Pauvres, 2 v. *in*-12. 4 fr.

Mort (la) d'Abel, poëme de *Gessner*, nouvelle édition, 1 vol. *in*-12, avec fig. 2 fr.

Œuvres de Virgile, avec la traduction de l'abbé *Desfontaines*, 4 v. *in*-12. 10 fr.

Ornemens (les) de la Mémoire, 1 vol. petit *in* 12. 1 fr. 50 c.

Passetemps (le) de la Jeunesse, 2 vol. *in*-18, ornés de figures. 2 fr. 50 c.

G.L. LE CLERC DE BUFFON

Né à Montbard le 7 Septembre 1707,

Mort à Paris le 16 Avril 1788.

Delignon sculp.



LE NOUVEAU BUFFON DE LA JEUNESSE,

OU

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE

DE

L'HISTOIRE NATURELLE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

SECONDE ÉDITION,

Ornée de cent trente-quatre figures.

TOME I.

A PARIS,

Chez BILLOIS, Libraire, Quai des Augustins, n.° 31.

1806.

A LA JEUNESSE.

Une curiosité naturelle vous porte, dès l'âge le plus tendre, à questionner vos pères et mères ou toutes autres personnes, sur tout ce qui frappe pour la première fois votre vue; les êtres animés sont principalement les objets qui excitent votre envie de connaître.

J'ai formé le dessein de vous présenter, en raccourci, tout ce qui peut en grande partie vous intéresser. L'homme, les animaux, les oiseaux, tout vous sera décrit dans ce livre, de manière à vous satisfaire, du moins j'ose l'espérer. Elaguer tout ce qui pouvait être au-dessus de votre conception, a

été d'abord mon premier et principal but; vous donner une description exacte du sujet, a été le second; enfin, pour que les objets décrits se gravent plus profondément dans votre mémoire, j'ai cru devoir vous montrer par des gravures artistement exécutées, la représentation au naturel de la plupart des animaux dont il est traité dans cet ouvrage, mis à votre portée.

Heureux si mon travail peut vous inspirer l'amour de l'étude et le desir de vous livrer à la contemplation de la Nature, qui est le vrai et le seul livre où l'on ait puisé les lois de la société.

LALOURCEY.

PRÉFACE.

Depuis que l'immortel Buffon, surnommé l'interprète de la Nature, a mis au jour son Histoire naturelle, le goût de la physique s'est étendu parmi nous; il a su faire goûter aux esprits les plus frivoles, une science d'observations que d'autres avant lui n'avaient fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher : ils n'ont pas eu, comme Buffon, le talent de rendre cette science piquante, et de l'embellir. Il n'appartenait qu'au génie de faire que des sujets, arides en eux-mêmes, deviennent intéressans.

Il semble que la Nature ait voulu tenir de lui une nouvelle vie; car elle

l'a pourvu abondamment des plus heureux talens, pour développer ses ouvrages et les faire admirer : une imagination brillante, noble, vive, un esprit lumineux et plein de sagacité, un pinceau aussi délicat que nerveux, sont les bienfaits qu'il en a reçus, et dont il a fait un si noble usage.

Tous les sujets, tous les genres prennent sous sa plume éloquente les traits qui leur sont propres.

L'étude de l'Histoire Naturelle, jusques à lui, était sèche et aride ; la route qui y conduisait, était difficile et épineuse : il en a applani les difficultés, arraché les épines, et y a, pour ainsi dire, substitué des roses.

Mais il faut en convenir, son ou-

vrage impérissable n'est pas, en grande partie, à la portée de tous les lecteurs, et principalement de la Jeunesse.

Cet inconvénient, déjà senti, a fait mettre au jour plusieurs extraits de cet ouvrage : presque tous, quoique faits pour la Jeunesse, ne m'ont pas paru avoir atteint le but que je me suis proposé : la plupart se trouvent hérissés de mots scientifiques, sont de trop longue haleine, et on y fait la description de beaucoup trop d'animaux dont les jeunes gens ne peuvent avoir et n'auront peut-être jamais connaissance ; en outre, les gravures que l'on a coutume d'y adapter, ne présentent que des traits de burin tristes et souvent mal exécutés, ce qui ne peut que jeter dans

l'erreur le jeune homme avide de s'instruire.

Il a donc fallu parer à tous ces inconvéniens ; et pour y parvenir, j'ai d'abord retranché tout sujet trop abstrait, tel que le système du monde, la description de la terre, du ciel, et d'animaux dont la jeunesse ne peut avoir aucune connaissance.

Je ne comprendrai donc dans cet essai que les animaux qui peuvent être connus des jeunes gens ; je m'étendrai davantage sur ceux qui sont ou pourront être à leur parfaite connaissance (comme les animaux domestiques, et sur ceux dont ils peuvent avoir entendu parler ou qu'ils ont pu voir, soit aux ménageries, soit aux foires.

Enfin, au lieu de ces figures tristes

et mal exécutées, on trouvera ici les sujets les plus intéressans, présentés avec leurs proportions naturelles, les dessins ayant été calqués sur les meilleurs modèles, et les gravures exécutées par de bons artistes.

---

y était. Il lui arrive quelquefois, qu'après avoir bien mangé, il ne peut plus sortir par le même trou qui lui avait servi de passage.

Si cet animal pénètre la nuit dans un poulailler, il y distingue les coqs et les vieilles poules, et ne s'y trompe jamais; il ne tue que les plus jeunes, en leur écrasant la tête; ensuite il les emporte l'un après l'autre. Il laisse pendant deux ou trois jours la viande fraîche se mortifier avant d'y toucher.

La femelle met bas au printemps, depuis trois jusqu'à 5 petits, après les avoir portés 50 à 60 jours; elle les dépose dans un nid fait de paille, de feuilles et d'herbes; les petits profitent beaucoup en peu de temps, ils suivent leur mère à la chasse qu'elle va faire l'été à quelque distance des maisons, sur-tout dans les lieux bas: à la manière des chats, elle se cache derrière un buisson ou un

tronc d'arbre, elle guette les oiseaux; aussitôt qu'elle les voit à sa portée, elle s'élance, et d'un seul bond saisit sa proie.

La Belette répand une mauvaise odeur, qui est plus forte et plus désagréable l'été que l'hiver; si on la poursuit et qu'on l'irrite, elle jette des cris aigres et aigus. Elle est commune dans les pays tempérés et chauds, rare dans les climats froids : c'est l'hermine qui la remplace dans le nord. Quelques Belettes deviennent blanches en hiver, ce qui arrive aussi aux hermines, mais on les distingue facilement : car, comme nous l'avons dit, l'hermine conserve toujours le bout de la queue noir, et la Belette a toujours le bout de la queue jaune.

La Belette ne s'apprivoise pas aisément; elle ne veut pas manger lorsqu'on la regarde, elle est dans une agitation

1 l'Ecureuil. 2 la Belette. 3 le Rat.

Delignon Sculp.

continuelle, cherche toujours à se cacher, et pour la conserver il faut mettre dans sa cage un paquet d'étoupes, dans lequel elle se fourre, et où elle traîne tout ce qu'on lui donne, pour le manger à l'obscurité. Ces animaux dorment les trois quarts du jour, ne marchent jamais d'un pas égal; ils ne vont qu'en bondissant, par petits sauts inégaux et précipités.

L'ÉCUREUIL.

L'Écureuil, entre tous les petits animaux, est un des plus jolis, des plus agiles et des plus légers; il a le corps nerveux, les membres dispos, la forme élégante, les yeux vifs et pleins de feu; sa queue est des plus remarquables, elle est toujours levée, et lui ombrage le corps et la tête; la couleur de son poil sur le

court ainsi des forêts entières. Sa nourriture ordinaire est composée de fruits, d'amandes, de noix, de noisettes, de glands ; il en ramasse pendant l'été, en remplit le tronc d'un vieux arbre, et a recours en hiver à cette provision : il ne descend de la cime des arbres que quand il fait un grand vent qui les heurte les uns contre les autres.

La manière dont il fait son nid est des plus admirables ; c'est ordinairement entre trois branches d'arbre qu'il le construit ; il est composé de petits morceaux de bois qu'il entrelace avec de la mousse bien serrée, bien foulée ; il l'essaie à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il le trouve assez solide pour pouvoir y demeurer en sureté avec ses petits ; il n'y a qu'une ouverture par le haut, si artistement faite, qu'il n'a que bien juste la place pour y entrer et en sortir ; au-dessus de cette ouverture est une espèce de

toit en cône, qui met le tout à l'abri de la pluie : le nombre de ses petits est de trois ou quatre.

Cet animal ne boit jamais, la rosée seule lui tient lieu de ce liquide ; il craint même beaucoup l'eau ; cependant la nécessité l'a quelquefois contraint à passer des rivières, c'est alors qu'il déploie toute son industrie, peut-être même est-ce de lui que les hommes ont appris à naviguer : il prend une écorce d'arbre assez large pour le contenir, il s'embarque dessus, et à l'aide de sa queue, qui lui sert tantôt de voiles, tantôt de gouvernail, il surgit heureusement au port.

Pendant les belles nuits de l'été, rien de plus commun que d'entendre crier les Ecureuils, sauter d'arbre en arbre, et courir les uns après les autres ; ils jouent et se livrent à toutes sortes de plaisirs : le jour, comme ils craignent l'ar-

deur du soleil, ils se tiennent dans leurs nids ; jamais ils ne marchent, mais vont par sauts et par bonds ; ils ont les ongles si pointus, les mouvemens si prompts, qu'en un instant ils grimpent sur les arbres même dont l'écorce est très-lisse. Quoique leur fourrure paraisse belle, elle n'est pas recherchée, on en fait même très-peu d'usage, le poil de leur queue seul sert à faire des pinceaux.

On trouve ces animaux dans divers pays, et sont différens de couleur suivant celui qu'ils habitent ; il y en a de noirs, de gris, de cendrés ; le Cabinet du Muséum d'histoire naturelle en contient une assez belle collection.

LE PALMISTE.

C'est une espèce de quadrupède très-voisine de l'écureuil, il lui ressemble beaucoup : on le nomme ainsi parce qu'il vit d'habitude sur les palmiers; on l'appelle aussi *Ecureuil Barbaresque*, *Rat palmiste*; il habite les climats chauds de l'ancien continent. Son dos est marqué de quelques lignes longitudinales, ce qui le distingue de notre écureuil ordinaire.

L'ECUREUIL SUISSE.

L'Ecureuil suisse ou *Ecureuil de terre*, qui a aussi le dos varié de noir et de brun, se distingue des autres Ecureuils,

en ce qu'il ne se tient pas sur les arbres, mais à terre, et qu'il fait sa demeure entre les racines des arbres comme le mulot. Il se trouve dans les régions froides et tempérées du nouveau monde ; il est aussi bien plus grand que notre Ecureuil.

LE PETIT-GRIS.

L'Ecureuil *Petit-Gris* est un joli animal qui a une très-belle queue, sa légèreté et l'élégance de sa forme sont admirables ; il habite les climats du Nord de l'un et l'autre continent ; il a beaucoup d'inclination pour voyager. Ces animaux se réunissent en troupes, vont de contrée en contrée : une rivière s'oppose-t-elle à leur passage, chacun de nos voyageurs amène sur le rivage des écorces d'arbres, se mettent dessus et se livrent au gré des

vents ; ils arrivent quelquefois à bon port par un vent doux, mais quelquefois aussi un vent violent s'élève et les submerge.

LE POLATOUCHE.

Cet animal se nomme aussi *Ecureuil volànt*, parce qu'on le voit passer avec légèreté et rapidité d'un arbre à un autre à une très-grande distance ; cependant c'est plutôt l'effet d'un élancement que d'un vol : dans le moment où il s'élance, ses jambes de devant s'écartent de celles de derrière, une peau lâche et plissée s'étend par ce mouvement, de manière qu'il semble avoir deux ailes déployées. Cette espèce est très-peu nombreuse, parce que les martes et autres animaux qui grimpent sur les arbres, les mangent. Ils habitent le Nord.

LE RAT.

Le Rat, cet animal si connu et si commun, a pour caractère distinctif et particulier, deux dents incisives à chaque mâchoire, point de canines, les doigts garnis d'ongles, la queue longue, mince et couverte de poils si clair-semés, qu'elle paraît nue; le dessus du corps est d'un gris noirâtre, le dessous d'une couleur plus tendre; mais ce qui le distingue le plus de tous les autres animaux, c'est sa voracité; aussi l'appelle-t-on avec raison, *omnivore*, c'est-à-dire, mangeant de tout: en effet, les pierres, le plâtre, le bois, le papier, les étoffes, tout lui est bon; il boit même son urine.

Sa retraite ordinaire est les cloaques des hôpitaux et autres lieux mal-propres,

les greniers, l'épaisseur des planchers; l'hiver il se niche dans la paille, le foin, dans des chambres inhabités, il ne sort que pour aller chercher sa subsistance, souvent il transporte dans son trou tout ce qu'il peut traîner, et y fait magasin.

Les Rats pullulent prodigieusement, sur-tout dans les lieux où ils trouvent le plus abondamment de nourriture; mais ils sont quelquefois obligés d'abandonner ces mêmes lieux après y avoir épuisé toute espèce de subsistance; quand elle commence à leur manquer, les plus gros mangent les plus petits, ils se font une guerre de destruction et d'extermination; on entend des cris, puis des espèces de gémissemens comme dans une bataille : quand il n'en reste plus que très-peu, ils désertent l'endroit, c'est ce qui fait qu'on ne doit pas être surpris de voir qu'un lieu qui abondait en Rats, se trouve débarrassé, au moins pour

un temps, de ces animaux destructeurs.

La femelle prépare soigneusement un lit à ses petits; elle en met bas ordinairement cinq à six ; elle leur apporte à manger et en a le plus grand soin : lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend avec le plus grand courage, elle se bat même contre les chats, que dans ce cas elle met souvent hors de combat; la belette, quoique plus petite que le chat, est un ennemi bien plus redoutable; elle le saisit tout de suite, le serre, le poursuit même jusques dans son trou, où elle lui suce le sang.

Malgré leur fécondité, les Rats sont moins communs qu'ils ne devraient l'être. Indépendamment de ce qu'ils s'entretuent, comme nous venons de le dire plus haut, ils sont encore exposés à plusieurs maladies, telles que les poux, la

gale et même à la pierre ; leur vie sédentaire leur cause ces maladies ; aussi rarement en voit-on de vieux.

On voit des variétés dans cette espèce comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus. Outre les Rats ordinaires, qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, et d'autres tout à fait blancs ; ces derniers comme les lapins blancs et les souris blanches, ont les yeux rouges.

Toutes ces variétés paraissent être originaires de nos climats tempérés, ils se sont plus multipliés dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avait point en Amérique, et ceux qui y sont aujourd'hui, en très-grand nombre, ne peuvent provenir que des Européens qui les y ont débarqués avec des marchandises : c'est ainsi qu'il s'en est trouvé aux Indes, où ils ont pullulé

d'une manière si effrayante, qu'ils ont forcé certains habitans d'abandonner leur pays. Dans quelques-unes de nos provinces, il est des amateurs de Rats; ils trouvent cette viande délicate, surtout celle des Rats qui habitent les greniers à bled : on ne peut disputer des goûts.

LA SOURIS.

La Souris est beaucoup plus petite que le rat; elle est aussi beaucoup plus commune et plus généralement répandue; elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par sa petite taille, et par conséquent sa faiblesse.

Si cet animal n'était pas fort incommode, si en trottant et grimpant avec légèreté, il ne causait pas des surprises,

il faut avouer que l'on n'aurait aucune raison à alléguer pour les prétendues peurs qu'ils causent à certaines personnes, qui ne peuvent elles-mêmes rendre compte de cette espèce d'antipathie. En effet, la Souris est gentille, elle a un air vif et fin, ses mœurs sont douces, et elle se familiarise assez aisément ; et sans la mauvaise odeur qu'elle exhale, je suis persuadé qu'elle deviendrait domestique.

Son agilité et sa petitesse sont les seules ressources qu'elle ait contre le grand nombre d'ennemis qui la guètent, l'attaquent perpétuellement ; tels sont les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même : combien de piéges, combien de machines ne sont pas sans cesse dressés pour la faire périr ? on doit conclure de tout cela que cette espèce ne subsiste que parce qu'elle est très-féconde.

Les Souris produisent plusieurs fois l'année, et dans toutes les saisons ; elles mettent bas au bout d'un mois 5 ou 6 petits ; 15 jours après ils sont déjà assez forts pour se disperser et aller chercher leur nourriture : avant la fin de l'année ils sont en état d'engendrer. Aristote dit qu'ayant mis une Souris pleine dans un endroit d'où elle ne pouvait sortir, mais bien y vivre ; il s'y trouva peu de temps après 120 petits.

LE MULOT.

Le Mulot tient le milieu entre le rat et la souris, il est plus petit que l'un et plus gros que l'autre ; ce qui le distingue des deux, c'est qu'il n'habite point nos maisons, et ne se nourrit que de végétaux. Il est remarquable par les yeux qu'il a beaux et prédominans ; il se

tient dans les bois et dans les campagnes, se pratique sous terre une retraite assez spacieuse pour y demeurer, et y retirer des provisions de grains, de glands, des noisettes, des pois; souvent il ne se donne pas la peine de creuser la terre lui-même, il sait profiter du travail de la taupe et s'établit dans son trou, et après l'en avoir chassée il s'y accommode.

Cet animal, bien plus fécond encore que les souris, fait des ravages étonnans dans les campagnes; il déterre et emporte tous les glands nouvellement semés, coupe la tige des bleds et détruit les récoltes si on ne lui tend des pièges : ces pièges consistent en une pierre plate, soutenue d'un petit bâton auquel on attache une noix grillée; ils viennent pour la manger, la pierre leur tombe sur le corps et les écrase. Buffon assure en avoir pris de cette ma-

nière, plus de deux milliers en trois semaines.

Sur la fin de l'hiver, lorsque la nourriture leur manque, ils s'entre-détruisent eux-mêmes; les plus forts font leur pâture des plus faibles. Ils mangent aussi les merles et les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets; ils commencent par la cervelle, et finissent après le reste du corps.

LE SURMULOT (1).

On donne ce nom à une epèce de mulot, qui n'est connu que depuis environ cinquante ans; on l'appelle aussi *Rat des bois*, mais improprement. Quoi qu'il en soit, on ne sait de quel endroit il est

(1) C'est-à-dire, Grand-Mulot.

venu, mais il a prodigieusement multiplié, sur-tout aux environs de Paris. Comme le mulot, il se creuse un terrier, ou profite de celui des lapins. S'il est poursuivi, il se défend avec acharnement, mord cruellement. Les plaies qu'il fait, sont difficiles à guérir, elles sont promptement suivies d'une enflure considérable, et la plaie, quoique petite, est long-temps à se refermer.

Les mâles sont plus gros, plus hardis, plus méchans que les femelles. A l'approche de l'hiver, ils quittent les campagnes, viennent s'établir dans les granges et les dévastent. C'est à Chantilly, à Marly et à Versailles qu'ils ont fait, par leur nombre, les premiers dégâts; ils tuent, dévorent le gibier, égorgent la volaille, comme la belette; ils détruisent aussi les rats et les souris.

— Le Surmulot est plus fort et plus méchant que le rat. Il a le poil roux, la

queue extrêmement longue et sans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, et le corps beaucoup plus épais; il a aussi des moustaches comme le chat. Ils ont prodigieusement multiplié, et l'on n'a pas lieu d'en être étonné, puisque les femelles mettent bas trois fois par an, depuis 12 jusqu'à 19 petits par portée.

Les chiens chassent les Surmulots avec un acharnement qui tient de la fureur; lorsque ces animaux se sentent poursuivis, s'ils le peuvent, ils se jettent à l'eau et nagent très-facilement.

LE CAMPAGNOL.

Le Campagnol est une autre espèce de mulot, mais bien plus petite, bien différente du mulot ordinaire, qui préfère les endroits secs et élevés. Celui-ci se tient même dans les endroits humides et

marécageux, et principalement dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, et aussi par sa queue courte. Il fait, comme le mulot, des provisions d'hiver; mais il préfère le bled, dont il coupe les tiges pour manger l'épi. Vers la fin de l'automne, il va dans les terres nouvellement semées, détruire la récolte suivante.

LE RAT D'EAU.

Le Rat d'eau ressemble à-peu-près au campagnol; quoiqu'il paraisse plus gros, il ne l'est pas réellement, parce que son poil est hérissé.

Il ne quitte guère le bord des rivières, des ruisseaux et des étangs. Comme la Loutre, il se nourrit de poissons, il dévore les plus petits et le *frai*, c'est-à-dire, les œufs des plus gros, mange des

grenouilles, des écrévisses, et quelquefois des herbes.

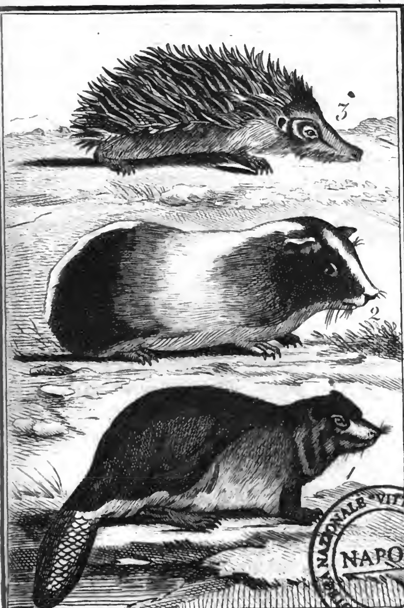
Quoiqu'il n'ait pas de membranes entre les doigts, il nage facilement, se tient long-temps sous l'eau, et rapporte sa proie pour la manger à terre : il fuit les fleuves et les rivières trop fréquentés. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve ni dans les maisons, ni dans les granges.

Les paysans mangent, les jours maigres, la chair du Rat d'eau, qu'ils trouvent très-bonne Il habite principalement le nord de l'Europe; il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc, excepté quelques taches de fauve ou jaune; la tête et le museau même sont blancs, aussi bien que l'extrémité de la queue.

LE COCHON D'INDE.

Le Cochon d'Inde est originaire des climats chauds; on le trouve au Bresil et dans la Guinée. Il s'est naturalisé chez nous ; quoiqu'il multiplie prodigieusement, il n'y est pas commun. Il est fort gai, ne fait que jouer, se divertir, manger, dormir; se nourrit d'herbes, de fruits, de pain, de son, de farine, préfère le persil, ne boit jamais, urine à chaque instant, mange précipitamment, à-peu-près comme le lapin, peu à la fois, mais très-souvent.

Il y a des cochons d'inde de différentes couleurs; les uns sont tout blancs, les autres sont noirs et blancs; en général, leur poil est fort rude : ils vivent communément six à sept ans.



1 le Castor. 2 le Cochon d'Inde. 3 le Hérisson.

Delignon Sculp.

Ils sont délicats et frileux, il faut les tenir dans un endroit sec et chaud. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se rassemblent et se serrent les uns contre les autres. Malgré cette précaution, il arrive souvent que la rigueur de la saison les fait mourir. Un petit cri est chez eux le signe de la douleur; un petit gazouillement, celui du plaisir.

Les femelles portent au bout de deux mois, et produisent huit fois par an; elles mettent bas, la première fois, quatre ou cinq petits, et ensuite toujours en augmentant, jusqu'à dix. Elles n'allaitent leurs petits qu'environ quinze jours: leur tempérament précoce les fait multiplier si extraordinairement, qu'une seule paire, dans une année, peut être la souche d'un millier; mais aussi leur destruction est en raison de leur multiplication. L'humidité fait périr ces petits animaux; ils se laissent aussi manger,

eux et leurs petits, par les chats, sans se défendre.

Le cochon d'Inde est naturellement doux et privé, il ne fait aucun mal, mais il est également incapable de faire du bien; il ne s'attache point, il est docile par crainte et par faiblesse; enfin il a l'air d'une vraie machine animée. La seule utilité dont il est, c'est qu'il guette les souris et les attrape. Sa chair est fade et insipide.

LE LOIR.

Le Loir ressemble un peu à l'écureuil, dont il a les habitudes. Il est reconnaissable par une touffe de poils au bout de sa queue; il n'est guère connu que dans les climats tempérés: il habite les forêts, grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, descend rarement à terre,

ne craint ni la belette, ni les petits oiseaux de proie, contre lesquels il se défend courageusement avec ses dents, qui sont très-aiguës ; il échappe, par son agilité, au loup et au renard, en grimpant sur un arbre : ses plus grands ennemis sont les chats sauvages et les martes, qui sont assez rusées pour le surprendre.

Sa nouriture ordinaire est les noisettes, les châtaignes, les glands, les fruits sauvages, et quelquefois de petits oiseaux qu'il déniche; il boit peu, ne vit guère que six ans, et en général est très-gras : il habite les lieux secs et craint l'humidité.

La retraite ordinaire de cet animal est le creux d'un arbre où il s'établit un lit de mousse et de feuilles ; la femelle y dépose ses petits qu'elle fait en été, au nombre de quatre ou cinq.

L'hiver est pour eux une saison morte,

et qu'il faut, pour ainsi dire, retrancher du cours de leur vie. A l'approche des premiers froids, auxquels ils sont très-sensibles, ils se retirent dans leur nid, et là y dorment ou plutôt s'y engourdissent tout le temps de cette saison rigoureuse: cet engourdissement leur vient du peu de chaleur qui est en eux, et qui n'excède pas celle de l'air. Pendant tout ce temps la circulation du sang est arrêtée dans toutes leurs petites veines, il n'y a que les gros vaisseaux qui agissent; la saison du printemps leur rend toute leur vigueur et leur agilité.

On mange dans plusieurs pays la chair de ces animaux, qui est assez semblable à celle des cochons d'Inde, et approche de celle du rat d'eau.

Les Romains avaient un goût décidé pour cette sorte de viande; on faisait chez eux des garennes de Loirs, on les écorchait et on les salait dans des barils;

mais comme cette nourriture était très-indigeste, les censeurs la défendirent.

LE LÉROT.

Le Lérot est plus petit que le loir, et de forme différente; il a les oreilles plus longues, et le museau un peu plus pointu; la couleur de son poil est d'un gris roux en dessus, et d'un gris-blanc en dessous.

Sa demeure ordinaire est les jardins cultivés, il se niche dans les trous de muraille ou dans de vieux troncs d'arbre, et quelquefois dans la terre; le soir il parcourt les jardins, et s'il y a de bons fruits qui approchent de la maturité, il les attaque tous, ce sont ordinairement les meilleurs et les plus beaux; c'est une peste pour les potagers et les

vergers ; aussi les jardiniers emploient-ils tous les moyens possibles pour le détruire. On lui tend des pièges aux pieds des arbres ; une cloche de couche renversée, mise en terre au niveau du terrain, et à moitié remplie d'eau, en détruit beaucoup. J'en ai vu cinq et six noyés dans une même cloche pendant une nuit : il paraît qu'ils s'y prennent en cherchant à boire, ou que l'eau les attire.

Comme le loir, cet animal abonde dans les climats temperés de notre continent ; de même que lui il fait provision, pour l'hiver, de noisettes, de graines, d'amandes, etc., qu'il emporte dans sa retraite ; comme le loir aussi il s'engourdit pendant les froids : on les trouve rassemblés quelquefois huit ou dix dans le même trou, dont le fond est garni d'herbe et de mousse ; quand on peut découvrir leur retraite, il est facile de les détruire.

La femelle ne porte qu'une fois par an, et met bas en été cinq ou six petits, qui, l'année suivante, sont en état de donner une nombreuse postérité. On ne dit pas que l'on se nourrisse de la chair de cet animal, qui, au surplus, doit être de mauvais goût, et approche beaucoup de celle du rat, puisqu'il en exhale la mauvaise odeur.

LE MUSCARDIN.

Le Muscardin est plus petit et plus mignon que le loir et le lérot, la couleur de son poil est aussi plus élégante, c'est un blond roux; il n'habite que les bois, toujours seul dans un trou de vieux arbre : on le trouve entouré de différentes provisions.

Cet animal est assez commun en Italie; on en voit aussi quelques-uns en

France ; il s'engourdit par le froid, et se met en boule comme le loir et le lérot ; il se ranime comme eux dans les temps doux ; il fait son nid sur les arbres comme l'écureuil, mais il le place plus bas, il est composé de feuilles et de mousse : ses petits sont ordinairement au nombre de 3 ou 4 ; aussitôt qu'ils sont assez forts, ils abandonnent leur mère et vont se gîter chacun de leur côté.

Le Muscardin ne répand aucune odeur ; cependant sa chair ne vaut rien à manger.

LE HÉRISSON.

Le Hérisson a un museau menu et alongé, c'est un petit groin de cochon ; ses yeux sont petits et à fleur de tête, il a les oreilles courtes et larges, la queue

presqu'imperceptible, le dessus et les côtés du corps couverts de piquans durs, pointus, d'un brun mêlé de blanc; enfin il a les pattes très-courtes et très-basses. C'est encore un de ces animaux qui passe l'hiver à dormir. Les piquans dont il est hérisé, sont des armes défensives seulement, car il n'attaque jamais; il se contente de se ramasser comme une boule, et de présenter de tous côtés une surface hérissée d'épines qu'il lève et baisse à son gré, c'est ainsi qu'il rebute ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se resserre et se hérisse; il lâche son urine, dont l'odeur insupportable éloigne encore son aggresseur. Les chiens ne pouvant le saisir, se contentent de l'aboyer. De tous ses ennemis il n'y a que le renard qui puisse en venir à bout; mais aussi, il se met la gueule en sang. La manière la plus simple de le faire dérouler est de l'arroser d'eau.

On trouve le Hérisson dans des lieux secs et élevés, dans les bois, les fentes des rochers, le tronc des vieux arbres, et dans les monceaux de pierres qui sont en tas dans les champs et les vignes. Il ne sort que la nuit, vit de fruits tombés, d'œufs de fourmis, d'herbes, de racines; s'il est dans un jardin, il n'y fait aucun dégât, il y est bon au contraire, à détruire les hannetons, les escargots, les vers et autres insectes malfaisans : il mange aussi les fruits tombés, et c'est avec sa gueule et non avec ses piquans qu'il les ramasse. Ceux qui ont dit que le Hérisson se roulait sur les fruits qu'il trouvait par terre, et les emportait au bout de ses piquans, ont débité une fable.

La femelle produit en été 3 ou 4 petits et quelquefois 5; elle les dépose sur un lit de mousse, au milieu des grandes herbes, sous un buisson; ces petits sont blancs dans les premiers temps; à peine

si on apperçoit sur leur peau la trace des épines, qui ne sont cependant pas long-temps à paraître.

Le Hérisson ne boit pas plus que le lapin; il est naturellement indolent et paresseux, il ne fait que manger et dormir, du moins pendant le jour, car la nuit il est plus agité : les pays tempérés de l'Europe lui conviennent seuls ; il ne peut supporter le trop grand froid : dans les Indes orientales on le nomme *Sora*.

La chair de cet animal n'est pas excellente; cependant les Espagnols en font une viande de carême, elle est pesante et indigeste : on ne fait plus aucun cas de sa peau.

LE TANREC ET LE TENDRAC.

Le Tanrec est un animal des Indes orientales, grand à peu près comme notre

hérisson, auquel il ressemble, étant couvert comme lui de piquans, dont il se hérisse, mais ces piquans sont plus petits; il ne peut en outre se mettre en boule comme le hérisson : son poil est semblable aux soies du cochon, il grogne comme lui, et se vautre aussi dans la fange; sa marche est fort lente, parce qu'il a les jambes très-courtes.

Le *Tendrac*, quoiqu'ayant les mêmes inclinations, et qu'il habite les mêmes climats que le Tanrec, en diffère cependant beaucoup, en ce qu'il n'est pas plus gros qu'un rat; aussi l'appelle-t-on à Madagascar *Rat-épic*, et qu'il n'a de piquans que sur le cou, la tête et la poitrine; il a aussi le museau et les oreilles plus courts.

Le Tanrec et le Tendrac aiment beaucoup l'eau, et y restent plus long temps que sur terre : aux approches de l'hiver ils se creusent des terriers, dans lesquels

ils se retirent, et s'y engourdissent durant plusieurs mois; pendant ce temps leur poil tombe, et a déjà commencé à repousser à leur réveil : on les prend en été dans les petits canaux d'eau salée, et dans les lagunes de la mer. Quoique leur chair soit fade et molasse, les Indiens la trouvent de leur goût.

LE PORC-ÉPIC.

Le Porc-Épic est une espèce qui approche beaucoup du hérison, aussi l'appelle t-on *hérison d'Afrique*; c'est dans cette contrée qu'on le trouve : depuis, il a été transporté en Europe; on en trouve communément en Italie aux environs de Rome. Dans l'état de domesticité il n'est ni féroce ni farouche; mais si jaloux de sa liberté, qu'il coupe et

perce avec ses dents la cage qui le tient enfermé.

Cet animal a les yeux petits, ses oreilles ressemblent à celles de l'homme ; il n'a point de queue, sa lèvre supérieure est fendue comme celle du lièvre ; son dos et ses côtés sont couverts de piquans noirs et blancs, de différentes longueur et grosseur ; sur sa tête sont des poils rudes comme ceux du sanglier et qui forment panache quand ils sont hérissés : il n'aime pas qu'on lui touche le corps; si cela arrive, on le voit entrer en fureur, faire frémir ses aiguillons, frapper la terre de ses pieds et chercher à atteindre ceux qui sont près de lui.

Le Porc épic vit 12 ou 15 ans ; la femelle met ordinairement bas, au printemps, 2 petits, elle les allaite pendant un mois, et petit à petit les sèvre en leur faisant manger de l'écorce d'arbre, des fruits et des herbes : si quel-

ques-uns trouvent le moyen d'entrer dans un jardin, ils y font de grands dommages, sur-tout aux légumes, sur lesquels ils se jettent avec avidité.

Jusqu'à présent on a cru que cet animal se terrait dans l'hiver et qu'il s'engourdissait pendant six mois comme le hérisson, mais ce fait paraît démenti; il est même constaté que c'est une véritable erreur, puisque des Porc-épics, réduits en captivité, mangent dans toutes les saisons, et ne paraissent pas plus endormis dans l'une que dans l'autre.

On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom, les uns le font dériver du mot *porte-épine*, à cause qu'il paraît couvert d'épines; d'autres, parce qu'il a à-peu-près le museau d'un porc, avec lequel il fouille la terre, et des poils ou soies comme lui; mais l'opinion la plus probable, c'est que sa chair et sa graisse

sont à-peu-près semblables à celles du porc, du moins elles en tiennent lieu dans certains pays.

L'URSON.

Cet animal est nommé *Porc-épic* à la baie d'Hudson. (1) Il est couvert d'une double fourrure dont le poil de dessous est plus doux et plus molet que celui de dessus, qui est plus long et mêlé de piquans extrêmement aigus.

Les Ursons se retirent sous les racines des grands arbres et dans les hauteurs; ils évitent les lieux humides, parce qu'ils craignent extrêmement l'eau; ils se nourrissent d'écorce d'arbre, principalement de genièvre.

(1) On nomme ainsi la partie des terres désertes du nord de l'Amérique, découverte en 1602 par un anglais nommé Hudson.

En hiver la neige leur sert de boisson, en été ils boivent de l'eau qu'ils lapent comme les chiens. Les sauvages mangent leur chair et se servent de leur fourrure après en avoir arraché les piquans, qu'ils emploient au lieu d'épingle et d'aiguille.

Buffon pense que cet animal pourrait être appelé, avec plus de raison, *Castor épineux*, parce qu'il est du même pays et à-peu-près de la même forme du corps, et de la même grandeur que le castor.

LE COENDOU.

Le Coendou a quelque rapport extérieur avec le porc-épic, c'est par cette raison que quelques naturalistes l'ont appelé *Porc-épic d'Amérique* : il diffère cependant assez essentiellement de cet animal, pour qu'il ne puisse être con-

fondu avec lui, 1°. par la nature de ses piquans qui sont beaucoup plus courts et plus menus; 2°. par les mœurs, le porc-épic est frugivore, celui-ci est carnivore; il surprend les oiseaux, les petits animaux et les volailles; 3°. par la taille, il est beaucoup plus petit et a une grande queue que n'a pas le porc-épic, qui l'a très-courte.

Le Coendou dort le jour, il cherche proie pendant la nuit; il monte sur les arbres et se retient aux branches avec sa queue. On le trouve dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Brésil jusqu'au Canada. Ce n'est qu'en grimpant aux arbres et se retranchant aux extrémités des branches, qu'il échappe aux ours qui le poursuivent : sa viande est bonne à manger, du moins les Nègres l'aiment beaucoup.

Il existe à Cayenne une autre espèce de Coendou, mais bien plus grand, et

qui a la queue bien plus longue que celui dont nous venons de parler. Buffon le nomme *Coendou à longue queue*, le bout des piquans de celui-ci sont blancs et ceux du premier sont noirs.

LA MARMOTTE.

La Marmotte a le nez, les lèvres et la forme de la tête du lièvre, mais elle est moins grande et toute plate; elle a le poil assez rude et d'un gris brun, celui du ventre est plus roux : comme elle a les cuisses très-courtes, et les pieds faits comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise ou même debout sur ses pieds de derrière, mange comme l'écureuil; elle court assez vîte en montant, va lentement dans les terrains unis.

On trouve cet animal dans les Alpes et les Pyrénées. Sa manière de grimper

les rochers les plus escarpés est remarquable : elle se met sur le dos, et par le moyen de ses pattes qu'elle acroche dans le rabotteux du rocher, elle parvient au sommet. On prétend que nos ramoneurs, qui sont du pays des Marmottes, ont pris leçon d'elles pour monter aussi habilement dans nos cheminées.

Prise jeune, elle s'apprivoise facilement, on lui apprend même à faire certains exercices, tels que de saisir un bâton, danser, gesticuler et obéir en tout à la voix de son maître : elle est aussi aisée à nourrir ; viande, pain, fruits, légumes, insectes, fromage, beurre, tout lui est bon; elle ne boit point d'eau, mais si elle peut attraper du lait, elle ne peut s'en rassasier assez vîte.

Quoique la Marmotte n'habite que des montagnes de neige et de glace, elle est néanmoins très-sensible au froid et sujette plus que tout autre animal, à

s'engourdir pendant l'hiver, c'est ordinairement dans le mois d'octobre qu'elle songe à se mettre à l'abri des froids : à cet effet elle a en communauté, avec d'autres, une retraite commode et spacieuse toute préparée, sur le penchant d'une montagne; elle consiste en trois branches, l'une est inclinée, et c'est dans celle là qu'elles font leurs ordures; l'autre qui est plus élevée leur sert de domicile, qu'elles tapissent de foin et de mousse, la troisième sert d'entrée.

Pour remplir ainsi leur retraite d'hiver, de foin et d'herbes, elles se réunissent plusieurs; une d'elles se met sur le dos, les autres la chargent le plus qu'elles peuvent sur le ventre, entre les quatre pattes qu'elle tient élevées, puis prenant celle qui sert de voiture, par la queue, la traînent ainsi à leur trou; ensuite une autre fait le même office

jusqu'à ce que la provision soit suffisante.

On prétend qu'avant d'entrer dans leur terrier, elles passent plusieurs jours à se purger; après qu'elles sont bien vidées, elles se retirent dans leur trou, en bouchent hermétiquement et solidement l'entrée, de manière qu'il est presque impossible de la trouver, tant elle est bien murée; mais les Savoyards ont grand soin, avant l'hiver, de remarquer les trous de ces animaux.

Ainsi murées, elles se couchent en cercle, le nez sous la queue les unes des autres, de manière que le peu de chaleur intérieure qui leur reste ne peut se perdre : aux premiers temps doux, tout se réveille, la porte s'ouvre pour jusqu'à la nouvelle saison morte.

Les femelles ne produisent qu'une fois l'an; leurs portées ordinaires sont de 3 ou 4 petits; ils croissent promptement,

peuvent vivre 9 à 10 ans : les habitans des montagnes mangent sa chair, à laquelle ils trouvent le goût du cochon; ils ont soin de les choisir jeunes et grasses; mais elle a une odeur fade qui fait que l'on est obligé de l'assaisonner fortement.

LE MONAX.

Le Monax est une espèce de marmotte que l'on trouve au Canada, il diffère de notre marmotte en ce qu'il est plus petit, en ce que sa tête est moins couverte de poils; sa queue est aussi moins longue, et ses pieds de devant n'ont que trois doigts, au lieu que la marmotte en a quatre. On le nomme aussi le *Siffleur*, parce que quand il voit quelqu'un, il se met à gratter la terre, en sifflant de toute sa force.

LE BOBACK.

Le Boback est une autre espèce de marmotte qui habite en Pologne ; la seule différence qui existe entre lui et la marmotte des Alpes, est son poil qui est d'un gris moins brun et d'un jaune plus pâle.

LE HAMSTER.

Le Hamster a la figure du rat des champs, et est fort commun en Allemagne : on lui a donné le nom de *marmotte de Strasbourg*, parce qu'à l'approche de l'hiver il se retire dans son habitation souterraine, dont il bouche l'entrée avec soin, vit tranquillement des provisions immenses qu'il y a amassées,

jusqu'à ce que le froid, étant plus sensible, il tombe dans un état d'engourdissement semblable au sommeil le plus profond.

Cet animal, qui multiplie beaucoup, serait un vrai fléau pour le pays qu'il habite, puisqu'on trouve dans chaque terrier deux boisseaux de grains : il est méchant et colère ; s'il est poursuivi par un chien, il saute à son nez, le mord cruellement, et le force ainsi quelquefois à l'abandonner; la fouine le poursuit jusque dans son terrier, dont elle s'empare. Ces animaux se détruisent entr'eux comme les mulots.

Le mâle a son terrier séparé, celui de la femelle a plusieurs ouvertures perpendiculaires, pour donner une entrée et une sortie libres à ses petits, qu'elle porte quatre semaines; elle met bas deux fois l'an, au nombre de 5 à 6 petits chaque portée ; à l'âge de trois semaines, ces

petits sont abandonnés et chassés par leur mère.

Comme il n'a de conformité avec la marmotte qu'en ce qu'il s'engourdit dans l'hiver, et que d'ailleurs il n'en a aucune inclination, mais celle du rat ou de la souris, Buffon soutient, avec raison, que c'est l'appeler improprement que de lui donner le nom de marmotte.

LA CHAUVE-SOURIS.

Tout le monde est d'accord pour trouver la Chauve-souris hideuse et inutile, ainsi la Nature, si elle eût consulté les hommes, n'aurait pas créé cet animal, ou bien l'aurait fait plus beau, ou au moins d'une utilité reconnue. Examinons s'il ne serait pas possible de donner une autre idée de la Chauve-souris.

D'abord, qu'entend-on par un bel animal, et en général, par le mot de beauté ? N'est-ce pas quelque chose de chimérique? Ce que je trouve beau, d'autres le peuvent trouver laid, et de même, en sens contraire. Lisez les histoires, les voyages, et par-tout vous verrez du pour et du contre sur cette idée. Par exemple, les beaux hommes, les belles femmes chez les Chinois, ne sont à nos yeux rien moins que tels, etc. Je ne prétends pas discuter ici ce point, qui tient plutôt à la métaphysique qu'à l'histoire naturelle. En conséquence, je conclus qu'il n'y a pas plus de raison de dire qu'un animal est beau, que de se récrier sur sa laideur. La Chauve-souris paraît laide, parce qu'elle est d'une structure étrangère, pour ainsi dire, et aux quadrupèdes et aux oiseaux, et encore parce que nous avons une certaine aversion pour la souris, et en général

pour les animaux nocturnes : ce sont-là des restes de superstition que les connaissances déjà acquises et que l'on acquerra encore par la suite, détruiront enfin tout-à-fait. Quant à l'inutilité alléguée de cet animal, on verra, en lisant la suite de ce chapitre, qu'il n'est pas inutile, puisqu'il détruit une infinité d'insectes, qui pourraient devenir très-nuisibles, s'ils n'avaient pas un ennemi aussi acharné et aussi redoutable.

Les Chauves-souris appartiennent plus aux quadrupèdes qu'aux oiseaux : en général, elles ont les yeux très-petits, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Leurs mâchoires sont garnies de dents très-tranchantes; leurs pattes de devant, qui se développent et se resserrent comme une aile, n'ont qu'un ongle, et celles de derrière sont très-courtes ; une membrane ou peau mince joint les pattes de devant à celles de derrière. Enfin,

ces animaux sont couverts de poils semblables à ceux de la souris.

La Chauve-souris fuit la lumière, cherche les lieux ténébreux, n'en sort que la nuit, y rentre au point du jour, pour demeurer collée contre les murs, dans les endroits les plus obscurs. Rarement elle se pose par terre, parce qu'elle s'en élève avec peine; ne vole jamais à une grande hauteur. Son vol n'est ni rapide ni direct; elle voltige d'une manière incertaine, mais brusque, et toujours dans une direction oblique et tortueuse: c'est ainsi qu'elle saisit au vol les moucherons, les cousins, les araignées, les papillons nocturnes; elle les avale tout entiers; ce qu'il est aisé de reconnaître à ses excrémens, qui ressemblent à une espèce de terre noire, où l'on reconnaît les ailes et les pieds des insectes qui lui ont servi de nourriture.

Lorsque cet animal peut entrer dans

un endroit où il y a de la viande, il s'attache aux morceaux de lard de préférence à toute autre viande ; à défaut de lard, il mange celle qui est cuite ou crue, fraîche ou gâtée, peu lui importe. Il peut rester plusieurs jours sans manger.

La femelle est *vivipare* comme sont tous les quadrupèdes ; elle ne fait qu'un ou deux petits à la fois, elle les allaite, dit-on, même en volant, ses petits se tenant cramponnés après elle. Le lieu où elle met bas, est ordinairement un trou de murailles ou les combles des maisons sous les tuiles. La saison ne peut être que l'été, puisqu'elles dorment tout l'hiver.

Les Chauves-souris restent engourdies pendant les froids ; elles ne mangent pas pendant tout ce temps. Les unes se couvrent de leurs ailes comme d'un manteau, et se suspendent par les pieds de derrière aux voûtes des caves où elles peuvent pénétrer ; d'autres se collent

contre les murs, ou se nichent dans des trous, dans des cavernes et dans des réduits sombres et chauds. Elles restent ainsi, jusqu'au printemps, dans un engourdissement dont la cause est leur peu de chaleur intérieure.

Ce que nous venons de dire, regarde la Chauve-souris en général, et en particulier la commune; mais comme il y a un grand nombre de diverses espèces, et qu'on la trouve dans différens pays, principalement, cependant, dans les climats chauds, nous allons donner une légère connaissance de ses variétés.

On n'en connaissait autrefois que deux, la commune que nous venons de faire connaître, et celle à grandes oreilles, dite l'*Oreillard*.

L'OREILLARD.

L'Oreillard est ainsi nommé à cause de la grandeur démesurée de ses oreilles, qui sont aussi longues que tout son corps. Il est assez commun, plus petit de corps que la chauve-souris commune, ses ailes sont plus courtes, son museau moins gros et plus pointu.

LA NOCTULE.

La Noctule est une autre espèce de chauve-souris encore plus commune que les deux dont nous avons parlé ci-dessus; son nom lui vient du mot italien *Noctula*. Elle a un cri aigre et perçant; sa retraite ordinaire est sous les toits, les gouttières des châteaux et des églises, et encore

dans les troncs des vieux arbres; son poil, au lieu d'être gris, est roussâtre.

LA SEROTINE.

La Serotine est de la grandeur de l'oreillard, mais elle n'a pas, à beaucoup près, les oreilles aussi longues, car elle les a courtes et pointues; ses ailes et tout son poil sont d'un gris de fer.

LA PIPISTRELLE.

La Pipistrelle, comme la noctule, tire son nom d'un mot italien, *Pipistrello*, qui est le nom général de la chauve-souris dans cette langue; elle est la plus petite de toute l'espèce. Le brun domine sur le dessus de son corps, et le jaune

sur le dessous, de manière que ses poils sont teints de brun et de jaune.

LA BARBASTELLE.

La Barbastelle tire encore son nom de l'italien *Barbastello*, et il lui est appliqué, parce qu'elle paraît avoir une grosse moustache occasionnée par le renflement des joues, qui forment un bourrelet au-dessus des lèvres. Elle a le museau très-court, le nez fort aplati, et les yeux presque dans les oreilles, lesquelles sont moins longues, mais aussi larges que celles de l'oreillard.

LE FER-À-CHEVAL.

Le Fer-à-cheval est très-commun en France, et reconnaissable par la diffor-

mité frappante de sa face, dont le trait le plus apparent et le plus marqué est un bourrelet en forme de fer à cheval autour du nez; c'est de cette marque que lui vient son nom : il se trouve dans les caveaux et les vieux châteaux abandonnés.

LE FER-DE-LANCE.

Le Fer-de-Lance ne se trouve qu'en Amérique; il est très-remarquable par une excroissance, en forme de lance, qu'il porte sur le nez; c'est cette difformité qui lui a fait donner son nom : il est à-peu-près de même poil et de la même grosseur que la Chauve-souris commune; cependant il n'a pas la queue si longue.

LA FEUILLE.

La Feuille, c'est ainsi qu'on nomme une Chauve-souris qui, au lieu d'avoir un *fer à cheval* ou un *fer de lance*, comme les deux dont nous venons de parler, a son excroissance de la forme d'une feuille ovale, et c'est ce qui la distingue essentiellement des deux autres ; en outre, elle n'a point de queue, son poil est d'un gris blanc, sale : on la trouve dans le Sénégal. Il en est une autre plus petite qui est commune dans les régions les plus chaudes de l'Amérique, on la nomme *Chauve-souris-musaraigne* ; elle est remarquable par la longueur et la structure de sa langue.

LE VAMPIRE.

Le Vampire, ou *Chien-volant de la Nouvelle-Espagne*, a encore beaucoup de ressemblance avec nos Chauves-souris. Cette espèce est très-dangereuse dans le pays qu'elle habite, elle s'attache aux hommes et aux animaux endormis, leur suce le sang jusqu'au point de leur donner la mort sans leur causer une douleur assez sensible pour les éveiller : elles ont, vers la rivière des Amazones, détruit tout le gros bétail qu'on y avait transporté et qui commençait à s'y multiplier. Buffon la nomme *Vampire*, par allusion aux êtres fantastiques et absurdes ainsi désignés, et qui, dit-on, sucent le sang des morts.

Ce n'est point en mordant que le Vampire attaque, sa morsure réveil-

lerait sans doute ; mais il applique doucement sur la peau sa langue hérissée de papilles dures, très-fines, disposées en trident : ces pointes s'insinuent dans les pores de la peau, les élargissent et pénètrent assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue.

On a dit que toutes nos Chauves-souris étaient laides, le Vampire l'est encore plus : il a la tête surmontée de grandes oreilles fort ouvertes et fort droites ; le nez contrefait, les narrines en entonnoir, avec une membrane au-dessous, qui s'élève en forme de corne : il y en a de monstrueux pour la grosseur.

LA ROUSSETTE ET LA ROUGETTE.

Ces Chauves-souris sont ainsi nommées de la couleur de leur poil. L'une est d'un roux brun, d'où lui vient le nom de *Roussette*; l'autre est d'un gris cendré, et porte sur le cou un demi-collier d'un rouge très-vif mêlé d'orange; c'est à cause de ce collier qu'on l'appelle *Rougette* : toutes deux se trouvent dans les climats chauds de l'ancien continent.

Les Roussettes ne vivent guères en société; et si elles se trouvent réunies sur les arbres, c'est pour y chercher leur nourriture. La femelle ne met bas qu'un petit par an.

Les Rougettes au contraire vivent en société dans les creux d'arbres pourris, où on les a trouvées quelquefois au nom-

bre de quatre cents; elles ne sortent que le soir à la brune, et rentrent avaut l'aube du jour; il en est de même des Roussettes, et si quelquefois on en voit dans le jour, c'est qu'elles ont été réveillés par quelque bruit qui les a effrayées, comme un coup de tonnerre ou de fusil.

Ces deux espèces, quoique réellement distinctes, sont frugivores : les bananes, les pêches et autres frui s, voilà leur nourriture. Elles ont beaucoup de peine à marcher et autant à s'élever de terre : lorsqu'elles veulent prendre leur volée, elles grimpent le long des murs, aux arbres, aux hommes même s'il s'en trouve sur leur chemin; battent l'air de leurs ailes à plusieurs reprises, avant de lâcher leurs griffes de l'endroit où elles se sont accrochées : il leur faut un endroit assez spacieux pour le jeu de leurs ailes.

Elles habitent toujours les forêts ; celles qui sont les plus éloignées des habitations leur conviennent mieux, parce qu'elles redoutent les hommes ; dans le jour, elles s'accrochent aux branches avec les griffes de leurs pattes de derrière, s'y tiennent tranquilles, la tête en bas, les ailes pliées : un arbre chargé de plusieurs centaines de ces animaux, est, même pour les habitans du pays, un spectacle curieux ; ils aiment d'autant plus en rencontrer, qu'ils les tuent à coups de fusil ou les prennent aux filets : ils trouvent leur chair excellente, sur-tout la graisse.

Ces deux animaux existent au Muséum d'histoire naturelle, et ont été envoyés de l'*île de Bourbon*.

LA CÉPHALOTTE.

LA Céphalotte est la dernière espèce de Chauve-souris dont nous parlerons. On la trouve aux îles Moluques, et a été nommée *Céphalotte*, parce qu'elle a la tête fort grosse en proportion du reste du corps; on la distingue encore des autres Chauves-souris, par son cou, sur lequel il n'y a presque pas de poil : la femelle ne produit qu'un petit à la fois, au dire du professeur Pallas, qui, le premier, a découvert cette espèce.

LA TAUPE.

POUR peu que l'on ait habité la campagne, on a pu savoir ce que c'était qu'une Taupe, mais on n'a peut-être pas

eu occasion de l'examiner attentivement, d'en étudier les habitudes, les mœurs, le caractère, la structure; il est donc à propos d'en donner ici un précis qui soit clair et en même temps intéressant.

Imaginez le velours le plus doux, vous aurez une idée du duvet qui couvre la peau noire d'une Taupe : elle est un peu plus grosse qu'un rat, paraît ramper sur la terre tant elle a les pieds courts; mais ce qui la distingue des autres animaux qui creusent la terre, c'est que ses pattes se terminent par des espèces de petites mains, qui sont garnies de poils et qui ont cinq doigts. Ses yeux sont si petits, que l'on a douté long-temps qu'elle en eût, ses oreilles sont de même très-peu apparentes, et sont pourvues d'une petite soupape qui se baisse et se lève comme la paupière des yeux : elle a l'ouie si fine qu'elle entend le moindre

bruit, et par-là évite le danger qui peut la menacer ; elle a le nez mince et pointu, d'une force, d'une dureté particulière, et ce que nous avons dit du cochon peut se dire de la Taupe ; sa queue est aussi fort courte ; elle a beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme et un embonpoint constant.

Cet animal n'habite ni la fange, ni les terrains durs ou trop pierreux ; il lui faut une terre un peu douce et meuble, fournie de racines et sur-tout peuplée d'insectes, comme les champs, les prés et les jardins. Il est d'un naturel timide, ne s'expose jamais au grand jour, vit solitairement sous terre : en la fouillant il s'y pratique une route, un asyle et un domicile, avec une célérité merveilleuse. Sa nourriture ordinaire consiste en vers et vermisseaux ; les racines des plantes lui conviennent également,

aussi cause-t-il un dommage considérable dans les champs et dans les jardins, ce qui le rend odieux aux gens de la campagne, qui tâchent de le détruire par divers moyens.

Pour s'emparer d'une taupière, il faut d'abord pouvoir distinguer la prééminence où elle peut se trouver; elle est toujours plus élevée que les autres : alors on fait une tranchée autour, mais elle doit être faite en un instant et à plusieurs bras; car la Taupe, qui entend si subtilement, avertie par le bruit, ne manque pas de fuir.

Il règne entre ces animaux une grande constance, jamais le mâle n'abandonne sa femelle, qui devient pleine vers la fin de l'hiver, met bas quatre ou cinq petits dans le printemps : il n'a encore pu être constaté si elle faisait plusieurs portées par an. Quoi qu'il en soit, la multipli-

cation de ces animaux est assez prodigieuse, et deviendrait fatale aux cultivateurs, si le débordement des rivières, les pluies abondantes et les grosses eaux n'en faisaient périr tous les ans une grande quantité : on les voit quelquefois se sauver à la nage et chercher à gagner les éminences.

La femelle ne néglige rien pour l'éducation de ses petits ; le domicile qu'elle leur prépare est fait artistement : à la surface de la terre s'élève une voûte solide, au travers de laquelle l'eau ne peut pénétrer, elle est soutenue par des pilliers de distance en distance : sous cette espèce de dôme elle élève un tertre au-dessus du niveau du terrain, pour éviter l'inondation ; c'est là qu'elle apporte de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à ses petits ; à ce tertre communiquent plusieurs sentiers souterrains bien battus,

qui servent à la fois de magasins de vivres et d'issues pour échapper au danger.

La Taupe n'est point endormie ; l'hiver seulement, à mesure que le froid augmente ou diminue, elle s'enfonce plus ou moins dans la terre, et lorsqu'on la lui voit pousser c'est signe de dégel.

Nous ne connaissons guère que deux ou trois variétés dans la Taupe ; il y en a de plus ou moins noires, on en voit de toutes blanches, elles n'habitent que les pays tempérés. Celle que l'on appelle *Taupe de Sibérie*, ou *Taupe-dorée*, parce qu'elle a le poil jaune et vert, est d'une espèce différente de nos Taupes, ainsi que *celle de Virginie*, dont la couleur est d'un pourpre foncé. La *Taupe du Canada* a cela de remarquable, que son museau est bordé d'une vingtaine de muscles très-déliés, assez semblables à des épines ; toutes ces pointes sont nuancées d'une belle couleur rose, et jouent à la volonté

de l'animal ; elle a en outre une queue large et presque nue comme le rat.

LE TUCAN.

Le Tucan ou Tukan est un petit animal de la Nouvelle-Espagne, qui a beaucoup de rapport avec la taupe, il en diffère cependant à quelques égards : la couleur de son poil est d'un jaune roux, et n'a que trois doigts aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière. Il fouille la terre comme la taupe, mais n'a pas l'instinct de retrouver son terrier chaque fois qu'il en sort, il s'en creuse un autre ; les terrains où il habite sont si criblés de trous qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

LA MUSARAIGNE.

La Musaraigne ou *Musette* peut se placer entre la souris et la taupe : elle est plus petite que la souris, ressemble à la taupe par le museau, par les yeux et par le nombre des doigts aux pieds ; comme la souris, elle a une odeur forte qui répugne, même aux chats qui ne font que la tuer sans la manger ; la couleur de son poil est ordinairement d'un brun mêlé de roux, blanchâtre sous le ventre : elles sont assez communes dans toute l'Europe.

Cet animal ne peut courir, aussi le prend-on aisément : il habite communément les fermes, se nourrit de grain, d'insectes ; on en voit aussi dans les bois, à la campagne, soit dans des trous d'arbres, soit dans des trous en terre.

LA MUSARAIGNE D'EAU.

On a adopté ce nom pour cette espèce d'animal, parce qu'on le trouve au bord des ruisseaux et à la source des fontaines; il ressemble à la Musaraigne dont nous venons de parler, seulement il est un peu plus gros: son poil est d'un brun noirâtre, sa queue est grise; il reste caché pendant le jour dans des fentes de rochers ou dans des trous sous terre. La femelle met bas au printemps, et produit huit à neuf petits.

LE CASTOR.

Le Castor est un peu plus grand et plus gros qu'une loutre; son poil est couleur marron et fort luisant, il est si

doux, que le duvet le plus fin ne l'est pas davantage, il y en a de grands et de courts : ses oreilles sont rondes et courtes, ses dents sont aiguës et tranchantes, c'est le seul instrument dont il se sert pour couper des arbres; ses pattes de derrière sont plus grandes que celles de devant, elles ressemblent à-peu-près à celle d'une oie, et lui servent à nager; celles de devant sont différentes, elles ont la figure de mains, et il s'en sert comme l'écureuil pour manger; sa queue est différente de celles des autres quadrupèdes, et paraît plutôt tenir de la nature des poissons; elle est couverte d'écailles, et est presque aussi grosse que le reste du corps.

Cet animal, qui vit autant dans l'eau que sur terre, est doux et paisible, mais jaloux de sa liberté; il est très-industrieux dans l'état sauvage et indépendant; réduit en servitude, il devient

triste et s'abrutit. Jamais il n'attaque, il préfère la fuite au combat, parce qu'il ne sait pas se défendre; il fuit les lieux habités, cherche les endroits solitaires, et y vit en société avec ses semblables.

Comme les abeilles et les fourmis, les Castors vivent en république; c'est dans le mois de juillet, qu'ils commencent à se rassembler. Ils arrivent de plusieurs côtés à un rendez-vous général qu'ils semblent s'être donné; la réunion est quelquefois de deux ou trois cents; c'est alors qu'ils déploient toute leur adresse, leur intelligence et leurs qualités sociales. Le lieu de la réunion est toujours un endroit abondant en vivres, arrosé d'une petite rivière; ils sondent le terrain, et l'endroit le moins profond est le lieu qu'ils choisissent pour fonder leur colonie; si ces eaux se soutiennent toujours à la même hau-

teur, comme celles des lacs, ils font leur cabanes sur le rivage; si au contraire ce sont des eaux courantes, sujettes à hausser et baisser, ils construisent une chaussée et une digue capables de retenir l'eau à un niveau toujours égal : comme c'est pour le bien commun, tous y travaillent également, ils sont tout à la fois architectes et ouvriers.

Il se trouve presque toujours à l'endroit qu'ils ont choisi, un gros arbre; c'est la principale pièce de leur construction : tous se mettent à l'ouvrage; ils rongent d'abord l'écorce, ensuite le tronc de l'arbre; ce travail est bientôt fait, parce qu'ils se relaient, et il se fait si adroitement que l'arbre tombe toujours dans la direction qu'ils veulent donner à leur digue, c'est-à-dire en travers de la rivière; ainsi abattu, plusieurs Castors entreprennent de ronger les branches et de les couper, afin de faire porter l'arbre

par-tout également, et de lui donner de l'aplomb. Pendant ce temps, d'autres parcourent le bord de la rivière, coupent des morceaux de bois de différentes grosseurs, et les scient à la hauteur nécessaire pour en faire des pieux; ils les jettent à l'eau, et les amènent avec leur dents au lieu de la digue. Arrivés là, ils les tiennent perpendiculairement dans la rivière, tandis que d'autres Castors, au fond de l'eau, sont occupés à creuser la terre, pour que les pieux puissent y entrer; ils entrelacent ensuite ces pieux avec des branches, remplissent les intervalles avec de la terre glaise, qu'il gâchent et pétrissent avec leurs pieds de devant, et qu'ils battent ensuite avec leur queue, qui leur tient lieu de truèle.

Le génie de ces animaux a tout prévu en fabricant ce pilotis; il se trouve soutenu contre l'effort de l'eau, par un

talus régulier, le côté opposé est à pic. Ces digues sont assez solides pour soutenir les personnes qui montent dessus, et ils ont grand soin de les entretenir, car ils réparent les moindres ouvertures avec la terre glaise : à la superficie sont ménagées deux ou trois ouvertures, qui servent à l'écoulement et au niveau de l'eau.

La chaussée étant finie, les Castors se réunissent par compagnie, pour édifier leurs habitations particulières ; ce sont des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau, sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jetter à l'eau en cas de danger ; mais le plus ordinairement elle leur sert à prendre le bain pendant la plus grande partie du jour : ils s'y tiennent debout, leur partie postérieure étant plongée dans l'eau. La forme de ces maisonnettes,

qui communiquent les unes aux autres, est ovale ou ronde ; le bois, la terre, les pierrailles en sont les matériaux ; les murailles ont deux pieds d'épaisseur (plus d'un demi-mètre) ; l'édifice est terminé en forme de voûte ; les murs intérieurement sont enduits d'une espèce de torchis appliqué à l'aide de leur queue, et qui est aussi solide que propre. On ménage dans chaque cabane un magasin qui est rempli d'écorce et de bois tendre, qui est leur aliment ordinaire.

Les habitans de chaque cabane y ont tous un droit commun, et ne vont jamais piller leurs voisins ; ils sont réunis en plus ou moins grand nombre, suivant la grandeur de la cabane ; quelque nombreux qu'ils soient, l'union et la paix s'y maintiennent sans altération. Si quelque ennemi vient les attaquer, les premiers qui l'aperçoivent avertissent les autres, en frappant de la queue

sur l'eau, à ce bruit qui retentit au loin, les uns se plongent sous les eaux, les autres se précipitent au fond de leurs cabanes.

La femelle porte quatre mois, et met bas au printemps deux ou trois petits, qu'elle allaite, et à qui elle donne tous ses soins; les mâles pendant ce temps vont jouir de la belle saison, mais reviennent de temps en temps voir leur petite famille; lorsque les petits sont en état de suivre la mère, elle les mène promener, tantôt sur terre, tantôt sur l'eau, et leur apprend ce qui doit faire leur nourriture.

Ces animaux qui ont travaillé tout l'été et une grande partie de l'automne à se construire une retraite pour l'hiver, et principalement pour se préserver des inondations, voient quelquefois en un jour tous leurs travaux détruits. L'homme jaloux, pour ainsi dire, de

ce que les animaux osent le rivaliser pour la construction, dont il paraît cependant lui avoir donné l'idée, attiré encore par l'appât de leur fourrure, vient, dans la rigoureuse saison, leur faire la chasse, ou les tue à l'affut, ou leur tend des pièges, ou attaque leurs cabanes dans le temps des glaces, ou les détruit : ces animaux fuient sur l'eau; on fait des ouvertures à la glace, on s'y met en embuscade, et on les prend au moment où ils viennent respirer l'air. Lorsqu'on en a détruit un trop grand nombre, et que la société est trop affaiblie, leur génie semble se flétrir; ils ne se réunissent plus, vivent épars, et se contentent de se construire sous terre chacun un terrier, qui va en pente jusqu'à l'eau.

Les Castors vivent de quinze à vingt ans; ils sont extrêmement propres, ils ne peuvent supporter la moindre or-

dure, ni la plus légère odeur; ceux que l'on élève dans des ménageries, et qui par conséquent restent enfermés, font leurs ordures sur le seuil de la porte de leur loge, et les poussent dehors dès qu'elle est ouverte.

En général, les Castors se plaisent dans les pays froids; on en trouve dans l'un et l'autre continent: ils ne se mettent en société que dans les endroits où ils sont en grand nombre et éloignés des habitations des hommes. On trouve encore de leurs cabanes dans le Canada. En Europe ils vivent solitairement, se retirent ordinairement dans de grands creux ou dans des cavernes qui se trouvent sur les bords des grandes rivières: on en voit en France le long du Rhône, de l'Isère, de l'Oise; il y en a davantage en Allemagne.

Nous ne pouvons finir l'article du Castor, sans parler des avantages in-

nombrables que l'on en retire. Le premier est une substance semblable à un mélange de cire et de miel, de couleur brune, d'une odeur forte et fétide, d'un goût amer et dégoûtant, que l'on trouve dans des poches situées dans les aines de cet animal : on nomme cette substance *castoreum*; il paraît qu'elle lui sert à huiler et lisser son poil. Lorsqu'on a tué l'animal, on s'empare de ces espèces de vessies, on les expose à l'air, elles se dessèchent, et la matière qu'elles contiennent, qui était fluide comme de l'huile, acquiert la consistance du miel; plus elle est vieille, plus elle brunit, plus elle a une odeur désagréable, plus elle est estimée. Le castoreum est fort célèbre dans la médecine, tant ancienne que moderne. Du coton trempé dans de l'huile de castoreum, est excellent pour les tintemens d'oreilles; une éponge trempée dans du vinaigre, où

l'on a fait dissoudre du castoreum, présentée sous le nez, dissipe la léthargie occasionnée par les vapeurs de charbons et de matières en fermentation. Les femmes sauvages du Canada s'en graissent les cheveux : si cette matière n'eût pas été si rare et d'un si haut prix, je ne doute pas que nos *modernes Caracalla* ne l'eussent employée pour lustrer leurs chevelures.

La fourrure du Castor n'est pas d'un moindre avantage ; elle est composée d'un duvet fin, qui recouvre immédiatement la peau, et d'un autre poil plus grand. On emploie l'un et l'autre dans la fabrique des chapeaux ; celui de dessous le ventre s'emploie pour les chapeaux blancs, celui de dessus le dos pour les chapeaux noirs. On file celui des côtés, qui est plus long, on en fait des bas, des gants, des bonnets extrêmement chauds. Les sauvages du Canada

s'habillent de peaux de Castor; le poil qui touche leur peau, s'imbibe de leur sueur, c'est ce qu'on appelle le *Castor gras*. Les chapeliers s'en servent pour donner plus de corps et de liant au *Castor sec*, c'est ainsi que l'on nomme le poil de Castor qui n'a point servi. On fait des cribles avec la peau dépouillée des poils.

Les dents de cet animal, qui sont dures et tranchantes, servent de couteaux aux sauvages, pour couper, creuser et polir le bois; sa chair est bonne à manger, on l'estime moitié chair et moitié poisson; sa partie supérieure, jusqu'aux cuisses, est de la chair véritable, qu'il n'est permis de manger qu'aux jours gras chez les catholiques; mais sa partie inférieure, du côté de la queue, qui entre le plus dans l'eau, est de la nature et du goût du poisson: il est permis d'en manger aux jours maigres.



1 l'Ours de Mer. 2 l'Ours Brun.

Delignon Sculp.

On voit dans le cabinet du Muséum d'histoire naturelle, une peau de Castor blanc.

L'OURS.

L'Ours est, de tous les animaux, celui qui par la forme arrondie et gracieuse de ses membres, ressemble le plus à l'homme. Cette ressemblance, quoique grossière, ne donne cependant à cet animal d'autres avantages que d'imiter, d'une manière assez lourde, quelques mouvemens habituels à l'homme, comme de marcher sur deux pieds et de frapper avec le poing; ce n'est donc que la grandeur du poil dont tout son corps est enveloppé, qui nous le fait paraître difforme; il a tous les sens très-bons, ses bras et ses jambes sont charnus comme ceux de l'homme.

On distingue deux espèces d'Ours, l'un de terre et l'autre de mer : parmi ceux de terre, dont nous allons d'abord parler, les uns sont *bruns* ou *rougeâtres*, les autres sont *noirs*, et dans ces deux espèces, qui sont bien distinctes, il s'en trouve encore de mélangées et même de tout à fait blancs, qu'il ne faut pas cependant confondre avec l'Ours de mer qui est blanc aussi, parce que ce dernier fait une espèce particulière, dont nous parlerons à l'article suivant.

L'*Ours brun* est féroce et carnassier; on le trouve dans les Alpes, en Savoie, au Canada.

L'*Ours noir* n'est que farouche, ne mange pas de chair, et se nourrit seulement de fruits, de lait et même de miel qu'il aime beaucoup: il habite les grandes forêts des pays septentrionaux de l'Amérique et de l'Europe.

On trouve des Ours blancs et des

Ours mélangés dans les mêmes pays qu'habitent les deux espèces ci-dessus.

En général les Ours se trouvent dans tous les pays déserts, sur les monts escarpés; on n'en trouve aucun dans les pays bien peuplés. Cet animal n'est à son aise que dans les endroits les plus couverts et les plus sauvages; une caverne antique, creusée par la Nature, dans des rochers inaccessibles, le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, font son domicile. Lorsqu'il ne trouve ni arbres, ni rochers convenables, il se fabrique fort adroitement une cabane avec des branches d'arbres, des herbes et de la boue; c'est ainsi qu'il se met à l'abri des vents, de la pluie et des autres intempéries de la dure saison. Il se retire seul dans l'antre qu'il s'est choisi, y passe une partie de l'hiver sans aucunes provisions. Comme il est fort gras à l'époque où il se con-

centre, on prétend que cette graisse, en se fondant petit à petit, le fait exister; d'autres assurent qu'en léchant ses pattes, sous lesquelles il y a une substance laiteuse assez abondante, il parvient, sans pour cela dormir ni être engourdi, il parvient, dis-je, à se substanter pendant tout le temps de sa retraite, qui est ordinairement d'un mois à un mois et demi.

La femelle a toujours une retraite séparée de celle du mâle, elle en est même fort éloignée, parce que le mâle, quand il est affamé, dévorerait ses petits; cette voracité n'est commune qu'à l'epèce des Ours bruns qui, comme nous l'avons dit plus haut, sont d'un naturel très-carnassier. Peu de temps ayant de mettre bas, la femelle prépare un lit de mousse et d'herbes dans le fond de sa caverne; elle y dépose en hiver 4 ou 5 petits; elle les allaite, les soigne comme une tendre

mère, et prolonge ses soins jusqu'à deux ans; si on vient attaquer ses petits, elle les défend avec rage et fureur.

L'Ours noir, qui n'est que farouche, ne fuit point à l'aspect d'un homme, ne se détourne pas même de son chemin; s'il entend un coup de siflet, il s'arrête, se lève sur ses pieds de derrière, c'est le temps qu'on choisit pour le tirer; si on le manque, il ne fuit pas pour cela, au contraire, il revient sur le coup de fusil, fond sur le chasseur, le prend à brasse-corps, et dans sa fureur lui ouvre la nuque avec ses griffes, et lui arrache la peau de la tête. La ressource de monter sur un arbre ne sert à rien, car l'Ours y grimpe avec la plus grande légéreté; mais jeter une pierre ou son chapeau est quelquefois utile, l'Ours courant, se jette dessus. Quelques voyageurs disent encore que, pour éviter la fureur de l'Ours, le chasseur se jette la face

contre terre ; l'Ours arrive à lui, le sent, et si l'homme ne remue point, il le tourne et lui porte le nez sur la bouche pour connaître s'il respire ; s'il ne sent point son haleine, il s'assied sur son ventre ; le foule tant qu'il peut, et en même temps reporte son nez sur sa bouche ; s'il ne sent point son haleine, et que l'homme soit sans mouvement, il le laisse là, et s'en va à 15 ou 20 pas, se met sur ses deux pieds de derrière et regarde s'il est toujours immobile. Il faut donc que le chasseur reste immobile, dans ce cas l'Ours s'en va ; mais s'il a vu ou cru voir remuer, il revient de nouveau, foule encore sur le ventre de l'homme, assez long-temps, puis il le sent de nouveau à la bouche, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'il soit bien certain qu'il ne respire pas, à la fin il l'abandonne tout-à-fait.

La voix de l'Ours est une espèce de grondement ou gros murmure, qui est

souvent accompagné d'un grincement de dents ; il est naturellement colère et par conséquent facile à irriter.

L'Ours, quelque sauvage qu'il soit, est susceptible d'être apprivoisé, mais il faut le prendre jeune : on lui apprend à sauter, à danser, étant sur ses deux pieds, il suit assez bien le son du tambour et de la flûte, on lui apprend aussi à faire la culbute, à prendre un bâton entre ses pattes, à monter à l'échelle et d'autres tours aussi divertissans. Quelque doux qu'il paraisse, il ne faut jamais s'y fier, il est rancuneux, traître et malin ; des événemens malheureux en ont été de tristes expériences.

Dans les foires, des charlatans ont montré en spectacle un Ours pelé et rasé, et le faisaient passer pour un homme sauvage; une autre fois, ils lui ont donné le nom de grand *Tarlala vivant.* Ce der-

nier, je l'ai vu à la foire Saint-Germain à Paris, il y a 21 ans. Toutes ces fourberies sont trop grossières pour en imposer à des hommes au-dessus du vulgaire.

Il y a environ 60 ans qu'on transporta de la Savoie à Berne, deux Ours fort jeunes, l'un mâle et l'autre femelle. Comme l'Ours sert d'armes, ou plutôt entre dans la composition des armoiries de cette ville, on prit un soin particulier de ces animaux; on leur fit d'abord des fosses au milieu d'une place dans la ville, mais ces fosses ont été comblées et reconstruites entre les remparts et la vieille enceinte. Elles sont carrées et spacieuses, les Ours peuvent s'y promener à l'aise; elles sont couvertes par dessus et maçonnées de pierres de taille, tant au fond que des quatre côtés; on leur a pratiqué des loges sous terre au rez-de-chaussée de la fosse : ces loges

sont partagées en deux par des murailles, et on peut en fermer les ouvertures par des grilles de fer qu'on y laisse tomber comme à une porte de ville. Au milieu de chaque fosse il y a des trous dans de grosses pierres, où l'on peut planter de grands arbres : ce sont ordinairement des *mélèzes* (1) verds : on les plante tous les ans au mois de mai. Les Ours se plaisent à y grimper. Il y a de plus dans chaque fosse une auge qui est toujours pleine d'eau de fontaine. On les nourrit avec du pain de seigle, que l'on fait tremper dans de l'eau chaude ; on leur donne aussi toutes sortes de fruits et de légumes. Ces animaux ont singuliérement multiplié.

Lorsque nous fîmes la conquête d'une partie de la Suisse, en nous emparant

(1) Le *Mélèze* est un arbre fort grand et fort haut, qui se trouve en Savoie et sur les Alpes. C'est cet arbre qui produit la *térébenthine*.

de la ville de Berne, nous voulûmes enrichir notre ménagerie de deux des plus jeunes de ces Ours : on les transporta donc à Paris, où ils sont maintenant. Mais, il faut en convenir, ils doivent bien regretter leur premier esclavage, puisque chez nous ils sont claquemurés dans des loges si étroites, qu'ils ne peuvent se promener : aussi, quand on voulut les y faire entrer, on eut beaucoup de peine. On leur donne indistinctement pour nourriture, du pain, de la soupe, des fruits et de la viande.

La chair de l'Ours est assez bonne à manger, celle des Oursons est très-délicate. Comme ces animaux sont fort gras en automne, puisque leur graisse a jusqu'à deux mains d'épaisseur, ils nagent très-bien. Etant tués, on fait fondre leur graisse, dont on fait une bonne huile à manger; le reste fait un sain-doux aussi bon que celui du cochon. Les pieds sont

les mêts les plus estimés, sur-tout en Allemagne, où l'on n'en sert que sur la table des plus riches. La peau de l'Ours est aussi très-recherchée par les fourreurs; on en fait des manchons et des tapis de pieds.

L'OURS DE MER.

Tous les Ours de mer ou de la mer Glaciale sont blancs, du moins aucun voyageur ne fait mention d'en avoir vu d'une autre couleur. Il est bien différent de l'Ours terrestre, soit pour la forme, soit pour les habitudes; aussi fait-il une espèce particulière.

L'Ours de mer a le corps, le cou, la tête et le museau beaucoup plus alongés, le bout du nez et les griffes noirs, le poil toujours blanc, plus long et aussi doux que la laine; les os de sa tête sont aussi beaucoup plus durs, et si durs, que

quelques coups de massue qu'on puisse lui donner, il n'en est pas étourdi. Sa voix ressemble à l'aboiement d'un chien enroué. Voilà pour la forme.

A l'égard des habitudes, elles sont aussi bien différentes : l'Ours de mer ne quitte jamais le rivage, et très-souvent même il habite en pleine eau, sur des glaçons flottans. Tant qu'il trouve de la nourriture, il y reste, et lorsque ce glaçon se détache, il voyage en pleine mer. Ne pouvant plus aborder, souvent il se noie, ou meurt de faim sur son glaçon; ou s'il aborde quelque pays habité, comme il est affamé, sa fureur ne connaît plus de bornes. Il se nourrit de poisson, mais sur-tout de morses, de phoques et même de cadavres de baleines. Comme quelquefois il vient sur terre, ce qui lui arrive lorsqu'il est affamé, alors il se jette sur les animaux, sans épargner les hommes, et va même jusqu'à déterrer des

cadavres ; aussi sont-ils plus féroces que les Ours ordinaires.

La chair de ces Ours que l'on trouve dans les mers du Nord, n'est, dit-on, pas mauvaise à manger. Leur peau fait une fourrure très-chaude et très-durable pour les voyageurs de ces pays ; comme ils sont aussi très-gras, on en tire de l'huile, qui est à-peu-près semblable à celle de la baleine.

Il a existé à la ménagerie du jardin des Plantes de Paris, deux Ours de cette espèce. On est obligé, pendant l'été, de les arroser fréquemment avec des seaux d'eau qu'on leur jette sur le corps. L'un est mort il y a 3 ou 4 ans, et l'autre qui reste, quoique bien portant, est devenu aveugle. On ne sait comment ces deux animaux avaient contracté l'habitude de se balancer perpétuellement.

Fin du Tome second.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TOME II.

Fin de la Table du Tome second.